

Contes champêtres



HENRY VIÉ

CONTES CHAMPÊTRES

PARIS

LIBRAIRIE NOUVELLE

Boulevard des Italiens, 15

A. BOURDILLAT ET Cie, ÉDITEURS

1861

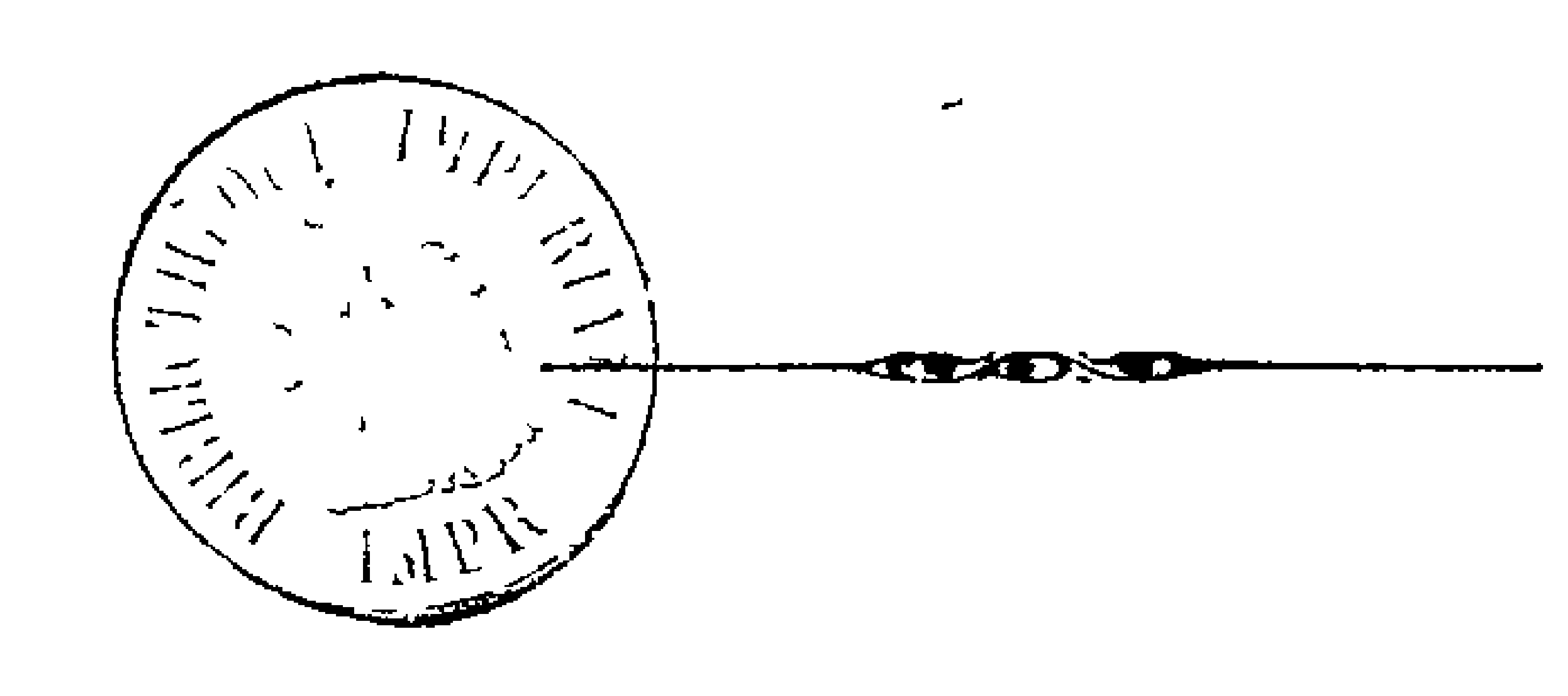
CONTES CHAMPÊTRES

Paris. — Imp. PILLOY, boul. Pigalle, 50.

HENRY VIÉ

CONTES

CHAMPÊTRES



PARIS

LIBRAIRIE NOUVELLE

Boulevard des Italiens, 15

A. BOURDILLAT ET Cie, ÉDITEURS

1861

LE

SAVANT DU VILLAGE

I

LE BILLET DE LOTERIE.

Dans un petit village de la Touraine, les bons paysans admiraient, il y a quelques années, l'intelligence d'un jeune orphelin recueilli par le curé qui lui avait appris avec prodigalité tout ce qu'il savait, en essayant de le tenir en garde contre ce que l'élève ne savait pas.

Comme la distinction pourrait paraître trop

subtile au lecteur, nous lui dirons que le bon curé s'était attaché à prouver à son élève que la véritable félicité dans ce monde consiste dans la paix du cœur, dans le mépris des richesses et dans la satisfaction du devoir accompli.

Le jeune homme grandissait donc en sagesse, et, arrivé à l'âge heureux de l'adolescence, ses yeux bleus étaient restés limpides et purs; son front n'avait pas été creusé par ces rides précoces, stygmates des passions; et ses longs cheveux blonds, retombant en boucles soyeuses sur ses épaules, rappelaient ces jeunes lévites de la bible qui passaient leur jeunesse dans le temple pour se préparer au sacerdoce.

—Jean, es-tu heureux? lui demandait quelquefois le digne prêtre.

— Oui, m'sieu le curé.

— Ne voudrais-tu pas mettre ton éducation à profit, voir la ville, occuper une place? ne ressens-tu pas en toi-même un peu de vanité de ta supériorité sur tes camarades du village.

— C'est à vous que j'en suis redevable, m'sieu le curé, à vous tout le mérite.

— Tu me ravis, mon cher enfant; tu seras donc le soutien de ma vieillesse : d'ailleurs, que ferais-tu à la ville? Ici, tu as toujours des plaisirs, des spectacles nouveaux; tu peux, à chaque heu-

re, à chaque pas, honorer Dieu dans ses merveilles.

— M'sieu le curé, je n'ai besoin de rien; je n'envie rien aux autres; conservez-moi votre amitié.

— Tel était le thème habituel de leur conversation ; car en voyant grandir son élève, le curé redoutait pour lui les dangers qui naissent sous les pas du jeune homme, trop enclin à écouter le langage perfide du démon de l'orgueil.

— Or, l'adolescent entendit un jour, autour de lui, un concert unanime d'éloges.

— Est-il savant, ce Jean Tricou! il sait le latin.

—Il parle *grac*, et il tient les comptes de tous les fermiers des environs.

— Il n'est pas pu fier pour ça, ajoutait Sylvain Fauchat, un des amis de Jean ; il met bravement sa petite main blanche dans la mienne quand je le rencontre revenant de la ferme des Saules-Blancs. Francine serait ben heureuse si Jean voulait l'aimer.

—J'crois qu'elle en tient un brin; mais il est si timide qu'il baisse les yeux comme une fille:

— Et moi j'crois ben, dit un madré, qu'il va depuis une quinzaine aux Saules-Blancs pu souvent qu'à son tour, et que la belle Catherine, la

fille du fermier, l'a bien ensorcelé un tantinet.

— Vous me faites penser, père Bouriot, qu'il est un peu triste ; mais les savants ont tous la mine renfrognée, parce qu'ils travaillent de tête.

— Hum! hum! fit, en secouant la tête, le père Bouriot, qui était loin de trouver l'explication satisfaisante.

Nous sommes disposé à croire qu'il y avait quelque chose de fondé dans son opinion; pour tout dire, Jean Tricou, en cachette du curé, avait pris à un voyageur de passage un billet d'une loterie parisienne, et, depuis quelques jours, il écrivait beaucoup.

Le malheureux faisait des vers.

Oui, une ronde que devaient danser sur l'air d'un vieux Noël les jeunes garçons et les jeunes filles du village. Ambitieux et poète ! cette contradiction cachait un mystère.

Quand il l'eut jouée sur le violon, — car il avait l'oreille musicale — il en fit une répétition générale avec la jeunesse de l'endroit, et attendit, un dimanche, la fin des vêpres avec impatience, pour se rendre sur la place.

— Quel garçon ben éduqué ! disait Sylvain, en attendant le maëstro en herbe ; c'est l'homme à tout faire : il chante au lutrin, il joue du serpent, il nous fait danser.

— Et il est franc comme l'or, s'écria Francine avec un enthousiasme naïf.

— L'arrivée de Jean Tricou avait mis fin aux raisonnements ; et sous les rameaux touffus d'un chêne centenaire, l'essaim des villageois protégé contre les ardeurs d'un soleil de juin, se préparait au plaisir de la danse.

— Francine, vous chanterez la ronde aujourd'hui, dit Jean d'un air timide ; c'est vous qui la savez le mieux, et vous reprendrez tous le refrain en chœur.

— Oui, m'sieu Jean, répondit, en baissant les yeux, la jeune fille heureuse d'avoir été distinguée.

Les mains s'enlacèrent; aux préludes de l'instrument, chacun choisit la danseuse préférée, et Francine chanta, d'une voix claire, le début poétique du savant du village :

Le soleil rit dans les charmilles;
L'oiseau chante dans les buissons;
Sous les ormeaux, garçons et filles,
Accourez danser aux chansons.

Ce n'est qu'au village
Que l'on est heureux;
Vienne la plus sage,

Elle aura, je gage,
Plus d'un amoureux.

Enlacez vos mains pour la danse,
Formez la ronde à mes refrains,
Et frappez le sol en cadence
Au gai signal des tambourins.

Ce n'est qu'au village, etc.

Mai voit naître les violettes
Que lutinent les papillons.
Pour danser, relevez, fillettes,
La bure de vos cotillons.

Ce n'est qu'au village, etc.

Le public attendait le quatrième couplet, et prononçait le chut de rigueur en réclamant le silence.

— Holà! m'sieu Jean, interrompit la voix du garde-champêtre, en détournant l'attention générale de cette mise en scène; on vous attend à la maison commune, vu que m'sieu le maire m'a chargé de vous le dire verbalement.

— Et pourquoi? demanda le musicien qui était devenu rouge comme une pivoine, et dont les mains tremblaient.

— « Allez-y dire, m'a-t-il fait, qu'il est arrivé de Paris une grosse lettre pour lui, et avec

une adresse d'une écriture moulée en anglaise.» Quant au reste, j'sais rien davantage.

Après cette communication, le garde, faisant demi-tour, revint majestueusement à la maison commune, où le retenaient ses fonctions.

— Chantons d'abord la ronde, tu iras ensuite, dit un danseur.

— Non, mes amis, répondit Jean, dont l'agitation augmentait; du reste, je serai bientôt de retour.

— Qué qu'il a donc ? il est tout en révolution; il y a quelque manigance là-dessous, ajouta Sylvain.

Quelques minutes après, Jean revenait parmi ses camarades, mais ce n'était plus le même homme. Sur sa figure se peignait une joie inaccoutumée; ses yeux, qui d'habitude respiraient le calme de son âme, brillaient de cette flamme qu'allume la cupidité, et sa démarche était celle d'un insensé agité par une idée fixe.

— Mes amis! cria-t-il haletant.

Il ne put continuer, des mots sans suite s'échappaient de sa bouche crispée.

— Eh ben? qué qu'il y a? s'écria Sylvain avec inquiétude; parleras-tu? Dieu me pardonne! il est toqué pour sûr.

— Je... suis... riche.

— Ah bah !

— J'ai gagné... à la loterie... une fortune.

— Combien?

— Cinquante... mille francs!

— Cinquante mille francs! répétait comme un écho fidèle, la bande des jeunes villageois, augmentée de tous ceux qui, connaissant la nouvelle, avaient suivi le nouveau Crésus.

— Oui, mes amis, je vous quitte ce soir; je vais à Paris présenter mon numéro et toucher la somme.

— T'es bien pressé!

— C'est que vois-tu, Sylvain, la fortune est une capricieuse; et, comme l'anguille, elle glisse dans la main.

—Mais tu reviendras? . . . .

— Oh ! certainement. Je vais coucher ce soir aux Saules-Blancs, et demain je prendrai le chemin de fer à Tours.

— Vous ne reviendrez plus, M. Jean, c'est fini, dit Francine en sanglotant. La richesse vous est montée à la tête; vous n'en *guarirez* plus de c'te maladie.

Jean avait regardé la jeune fille, et il s'avançait pour lui serrer la main; mais il craignit l'effet de ce bon mouvement, et lui adressa un salut gauche et embarrassé.

— Allons, adieu, mes amis ! dans huit jours je serai de nouveau parmi vous.

Le bon curé lui fit une morale en lui recommandant de revenir bientôt.

— Avec l'intérêt de ton argent, lui dit l'excellent homme, il n'y aura plus de pauvres dans la commune.

Jean Tricou l'écoutait à peine et l'embrassa d'un air distrait.

Un petit paquet pendu au bout de son bâton, il partit, marchant avec une activité fébrile, et ne voulant pas regarder en arrière, car, au fond, il avait le cœur gros.

A une demi-heure du village, il retourna pourtant la tête une dernière fois. Il se trouvait en ce moment au sommet d'une colline que la route traversait. Son regard plongeait dans le vallon où s'était écoulée son enfance, puis sa jeunesse, sous l'égide du bon vieillard qui lui avait fait aimer la vie.

Il était huit heures; le clocher de la petite église commençait à disparaître dans les teintes noires du crépuscule, et des haies du chemin s'échappait l'odeur embaumée de l'aubépine, pendant que la fauvette gazouillait sa dernière chanson.

— Et je quitte ce frais vallon, et Francine qui m'aime, Francine qui vient de trahir le secret

de son cœur ! Une larme humecta ses yeux.

— Bah ! pas de remords, reprit-il, Catherine est plus belle ; elle préférait le grand Landry ; mais aujourd'hui je suis riche, et nous verrons bien.

— En avant ! redoublons le pas, et à la ferme des Saules-Blancs.

II

LA FERME DES SAULES-BLANCS.

A neuf heures, le villageois était dans l'avenue de la ferme, et le cœur lui battait bien fort, car il connaissait le père Pécheux. Jean n'ignorait pas qu'il ne voulait donner sa fille en mariage qu'à un homme de travail, sachant labourer, couper les foins, sarcler et tailler la vigne, et réalisant en un mot le type de l'agriculteur. Peu à peu, il avait repris de l'assurance, et, arrivé devant la porte, il heurta avec force, en se disant : « il aime l'argent, et je suis riche. » Les aboiements d'un chien de garde répondirent à cet appel, et une voix rude se fit entendre, calmant les démonstrations vigilantes du fidèle animal.

— Tais-toi, Médor! qui va là?

— C'est moi, père Pécheux, moi, Jean Tricou.

— On y va, mon gas, on y va ; couché, Médor!

tu arrives à temps, Tricou; nous allions au lit; mais il y a encore une portion de soupe au lard et une assiette de choux.

Jean entra dans la salle basse, à la suite du fermier. Au plafond pendaient, rangés en file, des jambons destinés à l'alimentation de la famille et des valets. A droite de la porte, de plain-pied avec l'étable où ruminaient les bœufs, se trouvait un petit moulin à cylindre servant à passer la farine; à gauche s'entassaient, sur un vieux bahut en chêne, les plats en faïence jaune dans lesqels la belle Catherine servait, arrosées avec un bon pichet de vin, les entrecôtes aux haricots et aux pommes de terre, qui, après une journée de travail, délectaient le palais des garçons de ferme, et du beau Landry en particulier.

Dans le fond de la salle, un gros garçon d'une stature herculéenne, aiguisait sur une pierre le fer d'une charrue, en jetant des regards obliques à une grande fille brune qui ployait une nappe en treillis tachée de vin, et se mettait en devoir de laver dans l'évier les assiettes veuves de leur contenu.

— Tu le vois, mon gas, t'arrives à temps; Catherine va te faire souper; mais au fait, il y a feu cheux vous, ou il vous est arrivé malheur. Qué que tu viens chercher à c'theure :

—Je vais vous le dire, père Pécheux, dit Jean Tricou, d'un air embarassé. Bonsoir mam'selle Catherine,

— Bonsoir, m'sieu Jean.

— Mais avant, veuillez dire à Landry de sortir, vu que c'est une confidence que j'ai à vous faire. Mam'selle Catherine n'est pas de trop.

— Landry! va-t'en voir si les foins sont bien tassés.

Le gros garçon, sans s'émouvoir, sortit en toisant le villageois d'un air soupçonneux.

— Voici, père Pécheux. Je viens vous demander mam'selle Catherine en mariage. Vous saurez que je suis, depuis tantôt trois heures, posseseur de cinquante mille francs que j'ai gagnés à la loterie.

— Cinquante mille francs! par Notre-Dame de la Chandeleur, c'est pas une petite somme, et on ne la trouve pas tous les jours dans le pas d'une mule.

— Vous savez, père Pécheux, que de plus je suis à même de remplir une place, et qu'avec cette fortune je peux arriver encore plus haut. Voilà la lettre et mon numéro, ajouta Jean en montrant la missive au méfiant fermier et à sa fille.

— Tout ça est très-bien, mon garçon ; mais

pour moi, j'estime que t'es pas capable de mener une ferme, et de soigner toi-même du *bien* si t'en avais. Dabord t'es maigrelet, et tu ressembles pour la force à une mauviette.

Vois-moi ces mains!

En même temps, le fermier montrait à Jean Tricou deux étaux en chair humaine.

— Mais j'serai pas regardant, si Catherine veut de toi. Je vas faire un tour à mes foins avant d'aller me coucher; reste avec elle; acordez-vous, et, si tu lui plais, foi de Pécheux! je tape dans ta main. A tantôt.

Depuis quelques instants, de sourds roulements, précurseurs d'un orage, retentissaient dans la plaine, et un éclair illumina de sa vive lueur la figure timide du villageois, qui contemplait en silence la beauté plantureuse de Catherine.

— Mam'selle, dit-il d'une voix faible en baissant les yeux et en roulant entre ses doigts son chapeau de paille, pour vous mériter, je ferai mon apprentissage, s'il le faut, et je reviendrai fort comme Landry.

— Ah c'est-y drôle ! vous m'aimez ? vrai, c'est pour tout bon !

— Oui, mam'selle, car, en revenant de la ferme, dans le petit chemin des Trois-Croix, j'ai éffeuillé

bien souvent à votre intention la petite fleur qui dit : *plus je vous vois, plus je vous aime.*

— Et qu'a-t-elle répondu ?

— Je vous aime !

— C'était une petite sotte et vous un enjôleur.

— Oh ! mam'selle Catherine !

— La main sur le cœur, à la bonne franquette, dites la vérité, la pure vérité : vous avez aimé Francine !

— Je n'y ai jamais pensé, croyez-le, mam'selle, et votre image était dans mon cœur comme dans mon esprit, si bien que, la dernière fois, en tenant vos livres de compte, je me suis trompé dans une addition.

— Fallait pas vous tromper !

— Vous me regardiez, je tremblais !

Un coup de tonnerre plus fort que les précédents venait d'ébranler la ferme, et des gouttes de pluie, chassées par le vent, s'abattaient sur les carreaux.

— Holà ! hé ! Catherine ! criait du dehors le père Pécheux. Viens-t'en nous aider ; il faut enfermer les fourrages dans le hangar. L'orage commence, y a pas de temps à perdre.

— Voici le moment de vous montrer, dit Catherine à Jean. Landry est mon promis, je m'en cache pas ; il est fort, il est vaillant. Prouvez-moi, ce soir, que vous êtes dégourdi, et je vous accepte.

Avec moi, voyez, faut pas faire le *mirliflor*, allons, au travail!

Bientôt Landry eut attelé les bœufs à la charrette, et, la conduisant dans la prairie, il avait armé Jean d'une fourche pour ramasser le foin, pendant que le père Pécheux, Catherine et Landry formaient des meules pour les transporter à l'abri.

— Plus vite que ça, plus vite! jarnicoton! criait au travailleur le père Pécheux.

— Qui me donne un coup de main pour mettre c'te meule sur la charrette? demanda Landry.

— Tiens! Jean qu'est fort, répondit le fermier, en souriant avec malice.

Le villageois s'était baissé et s'épuisait en vains efforts. De son côté, la meule n'avait pas quitté le sol, tandis que Landry la tenait perpendiculairement.

— Eh ben! qué que tu fais? lui demanda le gros garçon

— Je n'y suis pas encore, attends un peu, répondit Jean essoufflé.

— C'est que nous n'avons pas de temps à perdre, reprit le père Pécheux.

— Tenez, s'écria Catherine en prenant la place de Jean Tricou, une! deux! et hopp! Voilà qui est fait.

Une seconde meule suivit le chemin de la pre-

mière, pendant que Jean, confus et honteux, comprenait que sa cause était désespérée.

Bientôt la besogne fut terminée, et, autour d'une table où étaient disposés quelques verres, le père Pécheux, en essuyant son front baigné de sueur, interrogea sa fille du regard.

— Je crois, mon garçon, dit-il à Jean, que tu ne conviens pas à ma fille.

Landry n'aura pas ta fortune, c'est vrai ; mais c'est un bon travailleur,et c'est le pricipal, tu chiffres, t'as de l'écriture, tu chantes, tu joues du violon , et cepéndant, à c'te heure, je préfére Landry. Vois, mes deux autres valets étaient à Tours pour porter une coupe de bois que j'ai vendue, et rien qu'avec les deux bras de Landry nous avons avancé la besogne tout comme si les autres y étaient.

— Ainsi, m'sieu Jean, c'est inutile ; je suis très-flattée, mais franchement, ajouta Catherine vous êtes trop *monsieur* pour moi, et j'veux pas de vous.

— Ne soyons pas brouillés pour ça, mon gas ; bois un verre de vin, couche ici à ta convenance, et viens nous voir queuque fois, quand tu seras riche ; tu seras toujours ben reçu.

— Merci, père Pécheux, répondit Jean décontenancé. Je vais partir tout de suite.

— A ton aise, mon garçon; t'as beau temps; il ne pleut plus; dans une heure, tu seras à Tours.

Landry, qui préparait dans l'étable la litière pour les bœufs, avait lancé un gros éclat de rire en voyant sortir Jean de la salle basse.

— Sans rancune, Jean, lui dit-il, mais t'es pas assez malin pour me manger la laine sur le dos.

— Je vous salue, mam'selle, dit Jean tristement, en baissant la tête; bonsoir, père Pécheux; adieu Landry.

— Bon voyage, mon gas !

— Bon voyage ? répéta Catherine dont la gaîté s'augmentait de celle du beau Landry.

La porte s'était refermée sur le villageois en grinçant.

— Ah ! elle s'est moquée de moi, se dit Jean Tricou, une fois dehors; mais quand je reviendrai de Paris avec des écus dans les poches, nous verrons si elle rira. Préférer ce rustre de Landry à un garçon instruit comme moi !

L'amour-propre froissé mordait au cœur le savant du village.

— Courage, reprit-il, un moment après; avec ma fortune je me marierai à ma convenance, et c'est dans la grande ville que l'on appréciera

mes talents. Arrière les soucis ! Je trouverai mieux qu'une grossière paysanne : oublions cette mésaventure. Je suis jeune. J'entre dans la vie par une porte dorée. A Paris !

III

L'ARRIVÉE A PARIS.

Jean Tricou, en descendant à la gare d'Orléans, avait compris que sa blouse ne représentait pas avec dignité sa récente élévation à la fortune; aussi, après avoir tiré de son paquet un habit noir aux longues basques, façon de robe prétexte qui avait marqué son pasage à l'âge de l'adulte, et taillé dans une soutane du bon curé, il s'avança d'un pas ferme, et fit son entrée dans ce Paris, l'Eldorado de ses rêves, et le but de son ambition.

Décrire sa surprise et donner la mesure de son admiration est tâche surperflue ; nous nous contenterons de dire que le villageois comptait les becs de gaz, et que leurs lueurs rayonnantes se projettant au loin sur les bords de la Seine, produisaient sur son esprit les effets d'un mirage étincelant.

Comme le Juif-Errant, il marchait d'un pas alerte; seulement, plus riche que l'homme légendaire aux cinq sols, il tâtait avec satisfaction la poche de côté de son habit et rencontrait sous ses doigt les papiers qui assuraient sa fortune.

Jean Tricou allait à l'aventure, mais, comme un homme surexcité par une passion, il s'inquiétait fort peu de son chemin, et suivait obstinément la ligne droite. Après deux heures de marche, il s'était arrêté sur le quai Votaire. Notre villageois cédait en ce moment à l'influence de cette fatigue morale qui prend d'abord l'étranger à la tête, et descend insensiblement jusqu'aux pieds.

Ahuri par les cris des cochers, coudoyé par les passants qui allaient en sens inverse, il s'était arrêté un moment, et s'appuyant sur le parapet du quai, il réfléchit mélancoliquement en regardant couler la Seine, ce fleuve silencieux, dépositaïre fidèle de tant de désespoirs.

— Si j'allais au lit, se dit-il intérieurement; au village je n'avais que la peine de monter l'escalier du presbytère. Ici, je ne vois personne qui m'indique un abri.

Au moment où il traduisait ainsi l'amertume de ses pensées, première tendance à la nostalgie, une main se posa sur son épaule, et une femme

au geste effronté, à la voix rauque, lui jeta les mots suivants dans l'oreille :

« Voulez-vous monter chez moi ? »

Jean avait relevé la tête, et restait silencieux.

— Mais, fit-il avec hésitation, qui êtes-vous, madame ?

— En voilà une question, pauvre petit chérubin, suivez-moi et vous serez content.

— Peut-être avez-vous une chambre à me louer ?

— Oui, mon ami, répondit la femme en riant.

— Ah ?

— Venez vite, mon petit homme, ajouta-t-elle en apercevant un sergent de ville qui s'avançait vers elle.

Jean Tricou accéléra le pas, et, après avoir traversé le Louvre, cotoyé la rue Saint-Honoré, il se trouva dans une petite rue obscure située aux environs de Saint-Roch. Mais, arrivé là, le sergent de ville qui les avait suivi, s'avança de Jean Tricou en lui disant :

— Jeune homme, savez-vous quelle est la femme chez laquelle vous allez ?

— Pas le moins du monde, monsieur le *commissaire*.

— Eh bien, mon ami, reprit le sergent dont la qualification de *commissaire* avait agréablement

flatté l'amour propre. Cette femme se nomme Sarah la rieuse, l'hospitalité qu'elle vous offre est dangereuse, et vous pourrez fort bien ne pas rire de votre aventure.

— Comment, mon aventure?

Madame m'offre une chambre, je n'ai pas de logement à Paris puisque j'y arrive, et je lui en suis très-reconnaissant.

—Eh bien, monsieur, si j'ai un conseil à vous donner, puisque vous êtes étranger, c'est d'aller vous coucher dans un hôtel et non avec cette fille qui est une fille perdue, sortant de Saint-Lazare.

Le villageois ouvrait de grands yeux, car il commençait à comprendre.

La femme semblait n'être pas à son aise en face de cet agent qui pouvait l'arrêter. Alors voyant que son. but était manqué, elle se mit à rire au nez de Jean Tricou, fit une pirouette et s'éloigna en chantant un air commun.

Après avoir remercié le sergent de ville, qu'il s'obstinait à qualifier de commissaire, Jean Tricou se mit à courir longtemps et ne s'arrêta enfin que dans une rue située près du boulevard Montmartre; malgré son trouble, il put lire les mots *Hôtel garni* en grosses lettres jaunes sur un fond noir, et il entra dans la cour de cette maison hospitalière.

— Où allez vous ? lui cria un homme d'un ton important.

— Je demande une chambre, répondit Jean d'une voix timide.

— Approchez, jeune homme, qu'on vous voie. Entrez dans ma loge, je suis le concierge. Des gens plus *conséquents* que vous ont été honorés de me parler, nous n'avons que des chambres à 3 francs, c'est à prendre ou à laisser.

— Donnez toujours.

— C'est peut-être trop cher pour vous, fit observer le concierge en promenant un œil scrutateur sur le villageois étonné, votre vestiaire n'est pas lourd, vous n'avez pas de malle.

— J'ai mieux que ça, fit Tricou en se redressant.

— Eh! quoi donc?

— Le troisième numéro gagnant de la loterie de l'exposition.

— Et la preuve, s'il vous plaît.

— La voilà.

Le villageois exhibait en même temps les pièces à l'appui aux yeux du concierge, pendant que sa femme, ôtant ses lunettes, quittait un journal pour prendre part à la conversation.

— Heureux jeune homme! s'écria le concierge, soyez le bienvenu.

— Si nous pouvons être utiles à monsieur, ajouta la femme du concierge, monsieur nous trouvera toujours à son service, et dévoués à ses intérêts.

— Je vous remercie, répondit le villageois, flatté de la considération subite dont il était l'objet.

En un moment, une sonnette fut agitée, et deux garçons se présentèrent avec empressement.

— Beaucoup d'égards, glissa le concierge à l'oreille de l'un d'eux, c'est jeune, c'est naïf, et ça a gagné un lot de l'exposition.

— Diable ! il y aura une bonne étrenne, murmura le garçon. Monsieur; reprit-il à haute voix, désire-t-il une chambre sur la rue.

— Où vous voudrez, pourvu que je me couche.

— La chambre nº 10, c'est la plus belle. Veuillez me suivre, monsieur.

Jean Tricou, escorté par les deux garçons, s'engagea dans un long corridor.

— Si monsieur désire consulter un agent d'affaires, dit à Tricou le concierge qui marchait la casquette à la main à la suite du villageois, nous avons dans l'hôtel un jeune homme bien intelligent.

— Certainement, j'ai besoin d'un conseil, ré-

pondit Jean et je vous en aurai beaucoup d'obligation.

— Je vous conduirai chez lui, monsieur, il demeure au-dessus de vous.

— Bien volontiers.

Jean Tricou, rendu dans sa chambre, eut à lutter avec les garçons qui voulaient le débarrasser de ses vêtements, et qui riaient sous cape de son embarras.

Il refusa obstinément cet honneur, et ils se retirèrent en le saluant avec toutes les marques du respect.

— Quelle puissance que celle de l'or, se dit Tricou en se couchant.

Lui procura-t-elle le sommeil ?

Nous sommes obligés de dire en toute sincérité qu'il eut un cauchemar horrible, et que Morphée se montra pour lui très avare de ses pavots.

IV

ARISTIDE GAUSSERET.

Un mois après le départ de Jean Tricou, un jeune homme d'une trentaine d'années, à la figure brune et accentuée, aux favoris luxuriants, vêtu d'une robe de chambre en velours épinglé, coiffé d'une calotte grecque brodée, les pieds dans des babouches, fumait nonchalamment un cigare, et assis sur un divan moelleux, il semblait ne conserver du monde extérieur qu'une vague sensation, celle du bien-être : c'était la fidèle image du *far-niente*.

M. Aristide Gausseret a beaucoup aimé en facile épicurien tout ce qui embellit l'existence : le vin, le jeu, les femmes; mais il n'a jamais su opposer le travail comme contre-poids à tous ces penchants, à toutes ces faiblesses.

— Beau mérite, s'est-il dit souvent, de voir un homme qui travaille!

Enhardi par cette morale facile, il a dissipé en quelques années une fortune léguée par des parents honorables; et après avoir traversé comme un météore lumineux les coulisses des petits théâtres, les cabinets particuliers des cabarets en renom, et les boudoirs des courtisanes, il s'est vu un beau jour dans la situation du philosophe Bias, de piteuse mémoire.

Comme la philosophie exige dans le caractère une certaine énergie et une dose de raison suffisante, il a opté pour l'insouciance, espérant qu'au fond du verre il trouverait fortune et renommée. Cependant, pour boire, il faut de l'argent, et quand il est épuisé, des amis qui ouvrent généreusement leur bourse. Les amis avaient compati à son malheur, mais ils n'avaient ouvert que leur étui à cigares, et pas un seul de ses compagnons d'orgie qui applaudissaient à ses saillies et lui prêtaient des mots, pas un seul ne lui avait prêté le moindre billet de banque. Que faire? accepter un modeste emploi? c'est mauvais genre. Mais Clichy, et sa perspective sinistre, ses porte-clefs et ses hautes murailles?... Cette idée avait donné le vertige à M. Aristide Gausseret. Il fallait prendre une résolution. Alors il avait vécu

en véritable *condottiere*, flairant une affaire aux environs de ce temple élevé à Mercure sur la place de la Bourse, souvent rebuté et revenant à la charge, éblouissant les disciples du *report* et de la *différence* par un raisonnement sérré sur les probabilités de la hausse et de la baisse, étonnant les autres par la profondeur de ses vues, en leur répétant avec une heureuse mémoire les principaux passages du premier-Paris d'un journal industriel, dont le rédacteur en chef, un industriel aussi, lui avait donné la primeur dans ses bureaux, et se tenant toujours en garde, sur cet océan périlleux, contre les écueils qui hérissent les abords de la police correctionnelle.

Il vivait donc; mais quand il avait ramassé dans le mois dix ou quinze louis, hasardés le plus souvent sur le tapis vert d'une maison de jeu, ou dépensés dans les habitudes contractées autrefois au sein de son opulence d'autrefois, il revenait à la charge, et recommençait tous les jours cette vie de luttes et d'aventures.

Il en était fatigué, et le bel Aristide changeait à vue d'œil, lorsqu'un jour ses amis n'avaient plus reconnu en lui l'humble *remisier*, qui obsédait le client sous le péristyle de la Bourse, en lui offrant ses services. Depuis quelques jours, Gausseret était élégant dans sa mise; il avait

pris un appartement rue Taitbout, et traitait des affaires pour son compte; il était recherché, admiré, salué.

L'introduction d'un nouveau personnage qui frappe vivement deux coups à la porte du salon, où le boursier rêvait sans doute à ses futures destinées, va donner au lecteur l'explication de ce changement subit.

— Entrez donc, mon cher Tricou; je vous attendais avec impatience.

— Elle est partagée, mon cher monsieur Gausseret.

— Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit, il me semble toujours qu'après avoir touché le montant des objets d'art qui composaient mon lot, j'aurais agi plus sagement en partant pour mon village. Je ne vous le cache pas, je crains pour mon argent.

Ces spéculations, ces jeux troublent mon esprit timoré ; je perds l'appétit, je ne vis plus.

Un long soupir suivit cette déclaration du villageois.

— Voilà bien les hommes ! Jamais contents. Mais laissez-moi d'abord vous regarder.

Charmant ! prodigieux ! vous portez ces habits avec une désinvolture aristocratique.

Au contraire, monsieur Gausseret, je suis bien

gêné dans ces pantalons collants, je vous assure, et je regrette bien mon ample vêtement de toile.

— Erreur ! mon cher, erreur. Dussautoy est le tailleur par excellence, et vous lui faites vraiment honneur. Regardez-vous dans cette armoire à glace.

Tricou vit son image repercutée des pieds à la tête.

Le villageois avait dessiné un sourire de satisfaction que la glace lui renvoya ; la flatterie avait chatouillé les fibres de la vanité ; il pensa intérieurement que Gausseret avait raison, et que ce vêtement rehaussait sa tournure et son joli physique.

— Découvrez-vous, continuait imperturbablement le boursier. C'est parfait ! la raie au milieu de la tête ; le lorgnon traditionnel venant battre sur la poitrine, rien n'y manque. Asseyez-vous maintenant et causons affaire. Acceptez-vous un cigare ?

— Volontiers.

— Vous le supportez maintenant.

— Je commence.

— Un verre d'absinthe ?

— Oh ! pour ça non ; je ne peux pas.

— Essayez ; il faut s'habituer à tout.

Jean Tricou alluma son cigare, but une gor-

gée de la boisson apéritive étendue d'eau, fit une grimace en toussant à plusieurs reprises, et se mit en devoir d'écouter le bel Aristide, qui, s'étant levé, rejetta ses cheveux en arrière par un geste familier à un ancien acteur du boulevard, et se posant en face du villageois lui tint le discours suivant.

— Mon cher ami, — car je vous aime comme un frère, votre inexpérience me touche jusqu'au fond du cœur, — votre heureuse étoile vous a poussé vers moi, alors que peu initié aux affaires, j'eus le bonheur de diriger vos démarches ; en êtes-vous fâché ?

— Certes non, monsieur Gausseret.

— Par mes soins et mes nombreuses relations, je vous ai facilité la vente de vos objets d'art et je vous ai remis fidèlement quarante mille francs en beaux billets de banque.

— C'est vrai, mais....

— Attendez, bouillant jeune homme. Est-il pressé !

— De plus, me confiant vos rêves d'ambition, je vous ai aplani les voies, et vous êtes possesseur en ce moment de cent actions d'Orleans à 1070 ; affaire superbe, car les cours sont bien tenus, l'argent revient à la surface, et vous êtes à la veille de réaliser une fortune.

— Mais si la baisse... les bruits de guerre...

— La guerre ? je n'y crois pas, impossible. Cette opération a été conçue par moi, avec cette connaissance pratique qui est le fruit de mes veilles et de mes labeurs ; d'ailleurs admettons la baisse.

Eh bien ? nous reportons sur août moyennant une prime de deux francs par action, et nous voyons venir.

— C'est que pour moi, monsieur Gausseret, c'est prolonger mon supplice. Un moi de plus c'est l'insommie, le dépérissement, la mort.

— Vous êtes un enfant, aujourd'hui, en mettant de côté votre costume de village, ce superbe habit de votre première communion qui vous donnait un faux air de sacristain endimanché, vous avez dû dépouiller aussi le viel homme, que diable ! nous avons tous aimé le village, le son de la cornemuse jouée par un ménétrier au nez rougi, au chef branlant, les robustes jeunes filles lutinées par le beau Nicolas, les danses animées, les cris de joies, le premier baiser, la promenade à deux sous les grands bois pendant que les serines vertes viennent couver sur la branche fleurie, et qu'un chevreuil timide s'enfuit en effleurant à peine le gazon.

— Oh c'est cela ! s'écria Jean Tricou dans son enthousiasme.

— Eh bien, chansons que tout cela ! n'est-ce rien que de se voir adulé par les courtisans de la fortune, salué par cette cohue de faiseurs ambitieux qui mendient par des courbettes une commandite ou un crédit. L'argent, mon cher, c'est le dieu du jour, le fétiche, l'idole des croyants modernes. Avec l'argent, le monde vous donnera son estime, ses honneurs et ses flateries.

— Oui, dit sourdement le villageois, dont le regard subissait la fascination de l'intarrissable Gausseret ; oui, la fortune mène à tout.

— Arrière donc les rêves du passé !

Soyez égoïste, mon cher Tricou et quand vous pèserez sur la considération publique à l'aide de vos sacoches pleines, on recherchera bientôt l'homme positif, qui, comptant peu sur le dévoûment des hommes, appréciera à sa juste valeur, le droit de les tenir en baisse au moyen d'un bordereau ou d'un compte courant.

C'en est fait, monsieur Gausseret, je me fie à vous. Vous avez une manière de dire les choses, qui raffermit mes résolutions et chasse les vieux souvenirs.

Enfin ? j'aime à vous voir dans ces dispositions. Ce soir, au passage de l'Opéra, je connaîtrai le

résultat de notre spéculation. Demain, je rédigerai les circulaires de notre nouvelle maison, et nous marcherons à grands pas vers le succès. En attendant, voici la plaque qui sera sur la porte de mon salon transformé en comptoir.

Jean Tricou lut la raison sociale suivante et la nature des transactions qui en formaient la base :

Gausseret, Tricou et Cie, banque et recouvrements, placements de fonds, avances sur consignations, commissions et transits.

Dans ma circulaire, continuait Gausseret, j'annonce aussi de beaux et vastes magasins pour recevoir les marchandises.

— Mais où sont-ils ?

— Nous les aurons plus tard.

N'ai-je pas ma chambre à coucher, et mon cabinet de toilette pour commencer ? l'essentiel est de faire un peu de réclame.

—Réclame ?

— Oui, l'art de prendre à la glue d'un mensonge monté sur une belle périphrase l'homme crédule et de bonne foi. Je vous apprendrai en temps et lieu toutes ces feintes de la spéculation parisienne. Ce soir, je vous présente à la famille Caqueteau qui vous attend avec impatience. J'ai parlé à M. Caqueteau, un ancien entrepreneur de bâtiments, retiré des affaires, un de mes

clients, qui *jouotte* à la Boùrse. Melle Amélia, sa fille, est charmante, un peu maigre, mais la flexibilité d'une créole, et de plus deux cent mille francs en espérance. Soyez réservé, poli, aimable : c'est facile à vous, et nul doute que pendant le dîner vous ne réussirez à plaire à la jeune personne.

— Mais me plaira-t-elle ?

— N'en doutez pas, elle a du piquant dans la physionomie; de grands bandeaux noirs, le sourire provocateur, des yeux de feu, heureux mortel ! ah ! j'oubliais j'ai dit que vous aviez cent mille francs en capital et un immeuble en Touraine, d'une valeur triple. Ne me démentez pas. J'ai montré notre coupon d'achat pour l'affaire à livrer, maintenant confiez-moi vos billets de banque, afin de les faire papillonner après le dîner aux yeux du père Caqueteau.

— Les voilà, mon cher monsieur Gausseret.

— Fi donc ! *monsieur* ? Gausseret tout court, s'il vous plaît, entre nous c'est à la vie et à la mort, mais quelle heure est-il ?

— Onze heures.

— Allons déjeuner, Tricou !

En un tour de main Aristide Gausseret eut composé une toilette qu'il portait avec une aisance distinguée.

— Avez-vous faim, Tricou ?

— Oui mons...

— Eh !

— Oui Gausseret.

— Eh bien ! *carissimo*, je vais vous apprendre à composer un déjeuner au café *Anglais*, et vous donner des leçons de savoir vivre dont l'application honorera le professeur chez l'estimable famille Caqueteau.

Quelques minutes après cet entretien, les deux inséparables entraient dans un salon du célèbre restaurant, et à la voix insinuante de son mentor, échanson émérite, notre villageois en sablant force rasades d'un excellent vin de Bourgogne, voyait à peine dans un passé lointain l'image du bon curé, de Sylvain Fauchat, et de la jolie Francine.

V

LA FAMILLE CAQUETEAU.

M. Aristide Gausseret, comme on vient de le lire, avait jeté son filet à ce gougeon d'une nouvelle espèce, qui avait nom Jean Tricou, et il s'apprêtait à le frire sans pitié dès qu'il l'aurait enfermé dans les fines mailles de ses ruses. Le pauvre garçon avait souvent opposé à son tyran ses craintes, ses remords et sa nostalgie, tourments accompagnés d'une pantomime expressive qui équivalait à ce désir intérieurement formulé : « Je voudrais bien m'en aller ! » C'était en vain ; le vautour lâche-t-il sa proie? d'ailleurs, par un système machiavélique, Gausseret l'avait grisé de raisonnements et de paradoxes. Insensiblement, il avait fait germer le doute dans le cœur de ce paysan crédule. Confiant dans l'expérien-

ce de son protecteur improvisé, Jean se laissait guider en aveugle, semblable à un frêle esquif qui, gouverné par une main habile, vogue à la dérive sur les flots irrités.

L'adroit spéculateur avait commencé par un coup de maître, en s'entremettant pour la vente des objets d'art, et il avait bénéficié de 5,000 fr. portés sans scrupule à son actif; de plus, il allait terminer cette comédie par un dénouement où toute son adresse devait briller dans le plus grand jour. A l'aide de cette phraséologie brillante, si utile quand les chiffres lui prêtent leur éloquence, il avait ébloui M. Caqueteau, vieux rentier pour lequel la vie était une course à l'heure avec le tarif en regard, et lui avait présenté à la Bourse son futur associé.

— Il a bonne mine; sa gravité me plait, avait dit l'ancien entrepreneur en entraînant Gausseret à l'écart.

— Du reste il réfléchit beaucoup et parle peu. Orphelin dès son bas âge, il appartient à une honnorable famille de la Touraine. Belle position, physique charmant.

— Nous verrons, s'était écrié le bourgeois en barbouillant son nez de tabac, j'en parlerai à ma femme. A bientôt M. Gausseret, à bientôt.

Six jours après une invitation à diner avait

été adressé collectivement à Gausseret, et nos deux amis, après avoir endossé le frac de rigueur, se dirigeaient à six heures du soir, vers la demeure des époux Caqueteau.

La plus grande activité régnait depuis quelques heures dans un appartement au deuxième étage d'une maison située dans la rue Neuve-Coquenard. Plus d'un voisin se livrait à des commentaires sur cette perturbation dans les habitudes, d'ordinaire si paissibles de la famille Caqueteau.

— M. Caqueteau est nommé maire de son arrondissement, disait l'un.

— Il est décoré, ajoutait un autre.

L'épicier avait voulu interroger Marguerite, la cuisinière, qui était restée sourde à toutes ses questions.

— Veuillez accepter un peu de nougat, mademoiselle Marguerite, avait dit le rusé compère, en essayant de corrompre le cordon bleu.

— Merci bien m'sieu Chamouillart, mais j'ai pas le temps.

— Ecoutez donc.

— Nenni, je suis pressée.

A chaque moment on voyait des émissaires arriver avec des paniers, et les suppositions ne tarissaient pas. A cinq heures M. Caqueteau

s'était fait la barbe, et procédait à sa toilette, avec la lenteur d'un homme côté. Il avait une grosse figure, un petit nez perdu dans les deux fossettes de ses joues rubicondes, les soucis avaient de bonne heure dégarni son front; mais, selon sa femme, son mari n'en était que plus majestueux. Ses yeux à fleur de tête semblaient vouloir sortir de leur orbite; et dans la discussion, son regard prenait une sxpression farouche; au fond, il était si bonhomme que dans l'intimité Mme Caqueteau l'appelait *mon gros mouton*. Il était en somme petit, avait le ventre proéminent et les jambes cagneuses. Il aimait l'argent, s'efforçait, par des placements habiles, d'augmenter son capital et venait de faire imprimer un traité sur la *fumisterie*, qui devait, disait-il, être l'objet d'un rapport à l'Institut.

Sa femme était grande, sèche et maigre, comme Mlle Amélia, les mauvaises langues, depuis vingt-cinq ans qu'ils habitaient dans la rue Coquenard, n'avaient jamais pu entamer sa réputation, quoique, d'après M. Caqueteau, la beauté de sa femme dans sa jeunesse, lui eut donné beaucoup de *tablature*; « mais, heureusement, ajoutait-il aussitôt, pas *coquette* ! »

Elle avait de l'ordre, de l'économie jusqu'à la sordidité, parlait lentement, avait dévoré dans le

temps les romans de Mme Riccoboni, ne comprenait rien à la littérature de nos jours et cherchait du style dans la *cuisinière bourgeoise;* élevant sa fille dans la crainte de Dieu, l'amour du piano, et le développement de la crinoline.

Mlle Amélia, assez insignifiante et soumise aveuglément aux volontés de ses parents, avait ouvert la veille de grands yeux étonnés quand on lui avait annoncé le mariage qui se mitonnait, expression figurée qu'employait son père. Mmes. Caqueteau étaient déjà en costume d'apparat et garnissaient les candélabres du salon, allumaient le feu et disposaient sur un plateau la théière, les tasses, et les liqueurs, lorsque Marguerite se présenta apportant dans un panier un objet qu'elle s'efforçait de dérober aux regards inquisiteurs de sa maîtresse.

— Que portez-vous là?

— Madame... Je ne sais pas, babutia-elle en essayant de continuer sa marche vers la salle à manger.

Madame Caqueteau avait ouvert le couvercle, et, plongeant une main impatiente dans le panier, elle ramena un ananas d'une grosseur fabuleuse, produit recherché d'un habile horticulteur.

— D'ou vient ce fruit ?

— De chez Chevet, madame.

— Caqueteau ! criait la maîtresse.

L'ex-entrepreneur, en habit noir, pantalon casimir gris et gilet blanc, accourut à l'appel de sa moitié.

— Tu as perdu la tête, mon ami ! encore une nouvelle dépense ! Tu veux nous ruiner. C'est de l'extravagance.

— Ce n'est rien, ma chère Dorothée, une petite folie de 25 fr. je l'ai loué (1), seulement, on y touchera pas, et je regagnerai la dépense à la Bourse, dans ma prochaine affaire au comptant.

— C'était inutile. Si par malheur, un de nos convives manifestait le désir d'y toucher? ce serait une perte sèche.

— C'est impossible ! M. Tricou a vécu dans le meilleur monde, et il sait bien que ces fruits ne sont destinés qu'à orner la table, d'ailleurs, ne regrette pas la dépense, ma chérie ; nous établissons notre fille au-delà de nos espérances. Amélia ! ajouta l'ex-entrepreneur, sois gracieuse, mais avec la timidité inséparable de ton sexe ; baisse les yeux, et de loin en loin un sourire.

— Oui mon père.

— Quand à toi, dit-il à Dorothée, tu es une maîtresse femme. Je n'ai rien à te dire. Belle

toilette! continua-t-il en regardant sa fille : robe de soie, corsage blanc. Allons, il ne nous prendra pas pour des gens du commun. Marguerite, allez faire le guet chez le le portier, et venez nous avertir en toute hâte, dès que vous apercevrez M. Gausseret et son ami.

La cuisinière obéissante était allée aussitôt se mettre en faction.

— Mon cher Tricou, disait dans le trajet le boursier au villageois, parlez fort peu. Regardez-moi toujours, quand vous hasardez une parole. Nous allons chez des gens appartenant à cette fraction de la bourgeoisie qui a gagné une honnête aisance à la force du poignet. Ils sont très vaniteux, très ridicules, et tiennent essentiellement a être pris au sérieux. Réglez-vous là-dessus.

— Je ne parlerai qu'après vous.

— C'est très-bien, et surtout pas de poésie, les champs, l'onde pure courant sur un lit de cailloux blancs, laissez-moi ces rêvasseries de côté.

— Je vous le promets.

— Alors redressez-vous! la poitrine en avant, la tête haute ; ayez beaucoup d'empressement, des attentions pour la demoiselle. Par exemple partager un fruit au dessert, et lui en offrir la moitiè en l'accompagnant d'un compliment bien

tourné. Si vous réussissez, nous avons pour nous ce levier avec lequel Archimède voulait soulever le monde. Aidés des capitaux du beau-père, nous sommes dans un an millionnaires.

— Millonnaires.

— Oui mon très-cher; ayez donc l'assurance d'un homme carré par la base, et le succès au bout.

Marguerite essoufflée entra dans ce moment.

— Les voici ! cria-t-elle.

— Vite ! ma brochure ! dit M. Caqueteau, qui se mit en devoir de lire son traité sur la *fumisterie* ; toi ma femme, brode les pantoufles que tu as commencées, et qu'Amélia se mettre au piano en chantant :

Vous voulez posséder mon cœur.

Cette romance est bien ancienne, mais elle est jolie et de circonstance.

En un clin-d'œil, toute la famille avait trouvé sa contenance. Les invités montaient lentement ; Gausseret préparait son entrée, et Jean, agité d'une crainte insurmontable, sentait ses jambes se dérober sous lui.

VI

LA PRÉSENTATION DE TRICOU.

Mesdames, dit Gausseret en saluant profondément et en tendant la main à M. Caqueteau, je vous présente mon ami et associé, M. Léon Tricou.

Le villageois exagérant le salut de son mentor, s'inclina comme une parenthèse, étonné de s'entendre baptiser d'un prénom qui n'était pas le sien. Le boursier avait pensé que celui de Jean était trop rustique.

On prit des siéges, et Tricou, dans l'attitude d'un homme au carcan, s'assit timidement sur le bord d'un fauteuil, alignant ses pieds comme un soldat sous les armes.

— Il est charmant, dit à sa fille madame Caqueteau à voix basse, mais pas assez pour que cet éloge n'arrivât point aux oreilles du villageois.

Il rougit jusqu'au blanc des yeux, regarda le plafond et eut recours à cette petite toux, premier symptôme de l'embarras des gens qui sont sortis de leur élément.

Toujours occuppé, reprit Gausseret, en s'adressant à l'ex-entrepreneur ; vous dérobez quelques heures aux affaires pour agrandir par de savantes recherches le domaine de la science.

— Oui, mon cher Gausseret, répondit le petit homme, qui prend aussitôt un ton doctoral ; voici mon œuvre, — il désignait la brochure — j'attends des hommes de l'art la récompense qui m'est due, ou la justice est un mot à rayer du dictionnaire.

— Pourrait-on rester indifférent devant votre mérite ?

— Je ne le pense pas, continua M. Caqueteau en se redressant dans sa vanité. Lorsqu'on veut doter son pays d'une découverte, il y aurait crime à la nier. La France est en retard pour la construction des cheminées. Elles fument toutes....

— Comme la génération actuelle, interrompit Gausseret, beaucoup trop.

— Pour faire disparaître cette incommodité, on a employé successivement, mais en vain, les colipyles de Vitruve, les soupiraux de Cardan, les

moulinets à vent de Jean Bernard, les chapiteaux de Sébastien Serlio, et les tabourins et girouettes de Paduanus ; moi, j'ai trouvé un remède infaillible que j'offre à mon pays, à cette belle France qu'au péril de mes jours j'ai défendue aux buttes Montmartre contre l'invasion.

Après cette preuve d'érudition et de patriotisme, M. Caqueteau passa son mouchoir sur son front en soufflant bruyamment, puis il promena sur l'auditoire un regard satisfait, et il allait développer son système lorsque la cuisinière vint parler bas à sa maîtresse.

— Messieurs, nous sommes servis, dit Mme Caqueteau.

— Alors, Messieurs, la main aux dames, ajouta avec galanterie l'amphytrion. Gausseret avait vu Tricou se diriger vers Mlle Amélia ; il prévint son erreur en offrant son bras à la jeune personne, et le villageois donnant sa main à Mme Caqueteau, entra le premier avec elle dans la salle à manger, où le fumet des viandes et du potage vint raffermir en temps utile le cœur défaillant du prétendu.

— Quel âge avez-vous, monsieur? demanda Mme Caqueteau, dont Tricou avait déjà gagné les bonnes grâces.

— Vingt ans à la Saint-Martin, madame.

Le potage circulait et le villageois, à la droite de Mme Caqueteau, regardait avec inquiétude le bel Aristide, son chef de file, dont la maîtresee de la maison le séparait, pour savoir s'il devait commencer. Mlle Amélia venait immédiatement après son futur; l'ex-entrepreneur faisait face à sa femme.

— Monsieur, dit l'auteur du traité sur la *fumisterie,* en s'adressant au villageois, après cette pause qui sert de transition entre le premier et le second service, vous êtes vraiment bien jeune pour avoir ce maintien sérieux.

— Vingt ans, à la Saint Mar....

— Le chiffre ! mon cher monsieur, interrompit le boursier, le chiffre? voilà le secret de cette gravité précoce de mon associé. « Gausseret, me disait-il, hier au soir, en me montrant la robe de chambre qu'il portait, je sens si bien bouillonner en moi l'amour de la transaction, que je vendrais à l'instant ce vêtement, si on m'en offrait dix fr. de bénéfice.

— Admirable ! s'écria l'ex-entrepreneur.

— Délicieux !

Madame Caqueteau faisait chorus.

— Vous avez habité longtemps la propriété de votre famille.

— Non madame, le village où je suis né.

— Le village ?

— Le village qui en dépend, se hata d'ajouter le boursier, car ennoblis sous Louis XV, pour avoir découvert un système ingénieux d'arrosage applicable aux praries, les aïeux de mon associé firent construire un chateau dont le voyageur admire l'architecture correcte.

— Maís alors pourquoi ne pas conserver la particule ?

— Vous allez admirer ce noble sacrifice, monsieur, continua l'inperturbable Gausseret. A la révolution, fiers de marcher à l'avant garde avec cette phalange éclairée, composée des hommes du tiers-état, les de Tricou abandonnèrent leurs titres pour avoir le droit de crier, avec plus de liberté, le mot de ralliement, liberté !

— Jeune homme ! s'écria l'ex-entrepreneur, en tendant la main au villageois ahuri de l'impudence de son mentor, c'est beau comme l'antique !

— Vous êtes bien bon, monsieur.

— De la modestie ! elle est déplacée et M. Gausseret vient de remuer mon cœur, ce cœur d'un libéral qui est allé aux buttes Montmartre pour......

— C'est-y à présent, m'sieu, le champagne ?

— Oui, Marguerite, donnez cette bouteille.

— Ah ! mon dieu, mon père, vous savez que je crains l'explosion.

Mlle Amélia avait enfin parlé. Marguerite apportait le désert et madame Caqueteau le disposait avec un ordre symétrique.

Le fameux ánanas attirait les regards par les tons dorés de sa peau. Autour de ce beau fruit, les pommes, les oranges, les poires, les gâteaux, les massepains, semblaient végéter dans leurs assiettes recouvertes d'un papier rose découpé, ouvrage délicat de Mlle Caqueteau. Le vin de champagne retombait en gerbes mousseuses dans les verres ; les gros yeux de l'ex-entrepreneur brillaient d'un plaisir tout rabelaisien. La conversation devenait générale, on se laissait aller à ce charme entraînant qui est la conséquence d'un bon repas, et Tricou avait hasardé quelques mots à sa future.

Entre Gausseret et le maître de la maison s'était élevée une discussión sur les chemins de fer. Mme Caqueteau en suivait attentivement les répliques ; il n'est jamais trop tard pour s'instruire.

— Voici le moment, se dit intérieurement le villageois.

Il saisit son verre, le porta à ses lèvres en l'avalant d'un trait pour ranimer sa résolution chancelante, il rapprocha de lui la coupe en porcelai-

ne, ou, sous une légère tige de fleurs violacées, l'ananas phénoménal trônait en souverain.

Mlle Amélia, occupée en ce moment à l'absorption d'une friandise, inclinait sa tête vers la table dans l'attitude de la réflexion. Alors, profitant de cette circonstance favorable, Jean avait laissé échapper de ses doigts sur l'assiette de la jeune fille la moitié du fruit précieux, et on entendit ces paroles mémorables, résultat d'un long enfantement.

— Mademoiselle, je voudrais de même pouvoir faire deux parts de mon cœur.

Dans cette lourde atmosphère, l'imaginantion du rêveur avait replié ses ailes, son esprit habitué à de vaste horizons, se trouvait à l'étroit dans ce domaine de la sottise et du ridicule, et sembable à un homme frappé subitement d'une maladie contagieuse, il essayait vainement d'enlever le cercle de fer qui serrait ses tempes et annulait ses facultés.

Mme Caqueteau s'était retournée ; un cri qui n'avait rien d'humain sortit de son gosier.

— Ah ! mon Dieu.

Cette exclamation avait produit une émotion générale; ainsi doit rugir la louve privée de ses petits. En apercevant dans l'assiette du délinquant la preuve de cette audicieuse mutilation, la maî-

tresse de la maison s'était levée sur sa chaise; la pile de volta ne produit pas un effet plus rapide.

— C'est dommage, mademoiselle, disait à sa future le villageois avec une tranquillité sereine; ça ne vaut pas une poire de *bon chrétien.*

— Monsieur, ce fruit vaut cent francs, et d'habitude on y touche pas.

— Je regrette mon erreur, madame, balbutia Jean Tricou, j'ai cru pouvoir..... car chez moi, quand on sert des fruits sur la table, c'est donner le droit d'y porter la main.

— Madame, s'écria Gausseret, veuillez, je vous en prie, excuser mon ami. Gentihomme, il joint à cette qualité de la naissance la magnificence qui en est le corollaire. Il est prodigue, il est distrait, il a tous les défauts, voire même celui de gagner trop lestement l'argent. Encore une fois, regardez-le comme un original fastueux, qui vit en dehors de son siècle et de ses lois, mais ne lui tenez pas rancune, madame, ou demain il vous envoie ici la vitrine de Chevet.

— Bah ! M. Tricou aura bientôt regagné cette misère. A votre tour, messieurs, veuillez être indulgent pour madame, elle est bonne ménagère et...

— Cette qualité, M. Caqueteau, est le plus beau joyau de sa couronne de mère de famille. Mada-

me nous a donné une leçon dont nous tirerons un profit.

— Cet éloge habile de Gausseret avait apaisé subitement la tempête, mais le calme n'était qu'à la surface.

On allait servir le café, et en passant dans le salon, Jean Tricou avait senti frémir la main de la ménagère dans la sienne. La rancune subsistait toujours dans le cœur de Mme Caqueteau, et le malaise du villageois grandissait en raison de la contrainte provoquée par l'incident; puis le régime auquel il avait été soumis avait influé singulièrement sur son organisme. Le déjeûner avait été copieux, les libations répétées, et le dîner donnait le coup de grâce. La pauvre tête du campagnard, qui avait bu souvent l'eau vive de la source dans le creux de sa main, résisterait-elle à des excès ? Déjà les divers meubles du salon tournaient devant ses yeux hagards avec une rapidité vertigineuse, et les portraits des amphytrions exposés au-dessus du piano semblaient se livrer à une véritable danse macabre.

— Qu'avez-vous donc ? lui dit doucement Gausseret ; vous vous perdez ; de l'aplomb, mon cher Tricou, je vais faire jouer les grands ressorts.

En effet, le boursier avait entraîné M. Caque-

teau dans un coin du salon et on aurait pu entendre, au milieu d'une conversation animé, le froissement des billets de banque que le belle Aristide déployait avec un redoublement calculé de mensonges éloquents et de phrases à tiroir.

L'ex-entrepreneur, la bouche béante, écoutait le boursier comme un oracle. La cause était gagnée.

Cependant le villageois recevait le café des mains de Marguerite, mais un éblouissement subit l'avait plongé pendant une minute dans un tel état de surprise, que, fermant les yeux, il laissa tomber sur un fauteuil la tasse de café et son contenu.

— Je vous l'avais bién dit, m'sieu, s'écria le cordon bleu, vons avez voulu enlever les housses, et v'là un meuble perdu.

Tricou avait rouvert les yeux, et il put voir madame Caqueteau essuyer le fauteuil avec un linge mouillé, et lui lancer en même temps un de ces regards gros de reproche et de menaces.

— Ce ne sera rien, répéta M. Caqueteau à sa femme qui marmottait entre ses dents ; Gausseret vient de m'expliquer que M. Tricou est très-impressionnable ; puis le doux espoir d'un événement désiré, combiné avec les différents vins que nous avons bus, à pu seul occasionner...

— Calme-toi, ajouta à voix basse M. Caqueteau, en se baissant vers sa femme qui assayait toujours de réparer le dégat ; calme-toi, Dorothée, il est très-riche, Gausseret vient de m'en donner des preuves, il a un oncle, son château et cent mille francs.

— Tenez-vous bien, répétait de son côté le bel Aristide à l'oreille du villageois ; malgré vos distractions et votre air emprunté, nous triomphons ; dans dix minutes nous prendrons congé et tout est sauvé.

— Un peu de musique, ma fille, un peu de musique. Ne pourrais-tu pas nous jouer un air d'*Alexis ou l'erreur d'un bon père*. Vous en souvenez-vous, madame ? c'était en 1815, à Feydau, pendant notre lune de miel, que nous avons vu jouer ce charmant opéra.

— Oui, monsieur, répondit d'un ton bourru Mme Caqueteau, encore sous l'impression des deux délits commis par le villageois.

— Je vais jouer mon grand morceau.

— Ce que tu voudras ma fille.

— Mademoiselle n'est pas embarrassée ; quand on possède comme elle un talent aussi distingué, on captive, on enivre... ajoutez un verbe, dit tout bas Gausseret à Tricou.

— On séduit.

— Mlle Amélia s'était inclinée en signe de remerciement; sa mère avait grimacé un sourire, et les doigts de la jeune personne commençaient à courir sur le clavier du piano avec cette précipitation qui rend cet instrument antipathique aux gens nerveux, l'ex-entrepreneur, renversé en arrière sur son fauteuil, les mains croisées sur sa large poitrine, accompagnait les variations en inclinant sa tête de bas en haut; sa femme regardait avec orgueil les deux invités comme pour les prendre à témoin de ce prodige qui se produisait en leur faveur. Le boursier s'était résigné, décidé à subir la dernière note et sa vibration, et le villageois éprouvait dans tout son être ces impatiences indéfinissables occasionnées par deux orgues de barbarie exécutant un air différent. Depuis dix minutes, la virtuose captivait son auditoire, et le morceau au dire de son père, durait vingt minutes montre en main.

— Admirable, criait M. Caqueteau, dans son enthousiasme.

— Ravissant ? ajoutait Gausseret.

Jean Tricou ne pouvait apprécier; cette musique bizarre échappait à son analyse. A la vérité, il devait en éprouver les effets. Dans son cerveau, déjà en ébullition, il ressentit bientôt une douleur sourde et lancinante; en vain il voulut ré-

sister à cette impression; peine perdue ! ses paupières devinrent lourdes, et, à plusieurs reprises il avait essayé d'opposer sa volonté ; mais agitées d'une contraction insurmontable; elles se fermèrent insensiblement sous cette influence soporifique, dans son mutisme, de la contrainte, de l'intempérance, de la sottise, et du piano.

VII

TRICOU OUVRE LES YEUX.

S'il résulte d'une composition jouée avec habileté sur un instrument sonore des effets surprenants d'harmonie, il arrive aussi que le sens musical d'un exécutant, n'atteint jamais à la perception délicate de la phrase, et que, véritable automate, il ne saisit que la note, et se contente de la reproduire à un demi-ton de différence en sons assourdissants. Habituellement, l'amateur qui se trouve dans ces conditions, accomplit son devoir avec conscience, et les patients témoins de cette débauche instrumentale expient le plus souvent leur longanimité par une migraine ou une névralgie.

Mlle Amélia appartenait à cette catégorie d'amateurs, et les débordements auxquels elle se

livrait sur son instrument imitaient assez les démêlés de deux plaideurs, continuant par leurs criailleries sur le seuil du palais, les contestations de l'audience.

La jeune fille venait enfin de terminer. Dans son enthousiasme, son père s'avançait rayonnant pour la serrer dans ses bras.

Mme Caqueteau fermait avec soin le piano, et le bel Aristide méditait une tirade élogieuse, lorsqu'une musique d'un nouveau genre arrêta les élans de cette ovation naissante.

Vous avez sans doute observé, ami lecteur, dans un orchestre, l'accompagnement important de la contre-basse. Modéré dans l'*andante*, l'artiste concerte ses effets avec les modulations du motif et suit les nuances indiquées; mais tout-à-coup son archet mord les cordes, et il tonne, il retentit, dominant toutes les parties, et mêlant la voie puissante de l'instrument à un *allegro* retentissant. Ainsi avait débuté le villageois dans son sommeil réparateur. Quelques timides baillements avaient servi de prélude, puis des soupirs, enfin des ronflements aussi bruyants qu'une contre-basse avaient soulevé sa poitrine dans un mouvement mesuré, comme celui du soufflet agité en cadence par le laborieux forgeron.

M. Caqueteau avait pâli.

— Monsieur! s'écria-t-il, en remuant le bras du dormeur, M. Tricou!

Vains efforts, le villageois ne remuait pas. Tout en se confondant en excuses, que cette fois le chef de la famille repoussait avec fureur, l'habile Gausseret, au désespoir, souleva par la taille son incorrigible associé. Jean se frotta les yeux et murmura quelques mots inintelligibles.

— Monsieur! cria l'ex-entrepreneur en déménagement d'une voix tonnante, votre conduite est celle d'un homme de bas étage.

— Les affaires l'on rendu fou, hasarda timidement le boursier.

— Mépriser le talent de ma fille! ajouta Mme Caqueteau.

— Je vous ai excusé, monsieur, quand vous avez commis cette première distraction, dont les conséquences me coûteront une centaine de fr.; j'ai redoublé d'indulgence à votre seconde gaucherie; mais dormir, monsieur! quand ma fille joue du piano, c'est le fait d'un homme sans éducation.

Le villageois commençait à s'éveiller.

— Au nom de notre amitié, M. Caqueteau, calmez-vous; les fumées du vin ont......

— Je n'écoute rien, mon cher Gausseret, car il y a dans ce mépris affecté du talent de ma fille

une intention qui ne m'échappe pas. Monsieur ne voit en nous que des bourgeois, et parcequ'il est noble....

— Non, monsieur, interrompit Jean Tricou avec la vivacité de l'honnête homme rejetant loin de lui des moyens odieux. Je ne suis pas noble, je dois à la charité du bon curé de mon village de posséder une certaine instruction. Je n'ai jamais eu de château, et je me repens d'en avoir trop fait en Espagne. Il est vrai, j'ai gagné à la loterie cinquante mille francs, et j'avais fondé sur ce gain inespéré des espérances auxquelles je renonce, espérances encouragées par M. Gausseret, avec la verve et l'entrain qui le distinguent.

— N'en croyez rien, dit le boursier, sa tête déménage.

— J'étais insensé, il y a quelques heures; mais je recouvre la raison. Dans peu de jours je reverrai mon village, et pour toujours je quitterai votre Paris.

— Ainsi, M. Gausseret vous vouliez abuser de notre crédulité.

— Le mariage étant une affaire, répondit le boursier avec un cynisme railleur, je m'efforçais d'en faire l'application à vos dépens.

— Et la dot de ma fille.

— Aurait servi à alimenter la caisse de la maison Gausseret, Tricou et Cie.

— Malheureusement, ce naïf villageois a parlé trop tôt.

— Ce n'était pas mal imaginé, dit en ricanant Mme Caqueteau.

— Tout aussi bien que le traité de votre honorable époux sur la *fumisterie*.

— Sortez, messieurs, vociféra le bourgeois dans un paroxysme de colère.

Le bel Aristide avait lancé son trait accompagné d'un sourire narquois; il salua d'un air ironique et sortit avec Jean Tricou.

Dans l'escalier des éclats de voix annoncèrent au boursier qu'une explication orageuse surgissait dans le ménage Caqueteau, et pendant quelques jours les voisins se demandèrent si l'ex-entrepreneur avait éprouvé des pertes à la Bourse, ou si Mme Caqueteau, dont l'humeur devenait de jour en jour plus chagrine, pouvait reprocher à son mari une infidélité ou un dérangement.

VIII

LE RÊVE DE TRICOU. — LA FUITE D GAUSSERET.

—Mon cher Tricou, dit au villageois le boursier à la hauteur des boulevards, vous avez donné un furieux coup de pied dans mon échafaudage; je vous pardonne, mais je comprends un peu tard que la vie des champs est votre rêve. Loin de votre village vous végétez dans un marasme qui vous conduirait au tombeau. Demain vous serez libre.

— Oh! tout de suite.

— Un moment s'il vous plait; passons à la petite Bourse; il est à peine neuf heures, et nous allons savoir le résultat de notre opération. J'ai bon espoir, du reste.

— Peu m'importe, monsieur terminons-en. Dans le pasage de l'Opéra, Gausseret fut arrêté

par un jeune homme d'une tenue irréprochable.

— Sais-tu la nouvelle, mon bon?

— Depuis ce matin, répondit le boursier, je vis pour mon malheur dans un ignorance complète, et je traîne à ma suite ce joli magot. Je te le cède pour rien, si tu le veux.

Du bout de sa badine le bel Aristide désignait le villageois en extase à quelques pas devant le magasin d'une fleuriste.

— Eh bien! mon pauvre vieux, la guerre est décidée avec la Russie.

— Que dis-tu? c'est une plaisanterie.

— Hélas! Rien de plus vrai, Gausseret de mon cœur, et l'Orléans est à 820. Tu étais preneur à 1,070, je crois.

— Cent actions.

— Différence; deux cent cinquante francs par action, soit vingt cinq mille francs. C'est lourd; te fais-tu reporter?

— Merci. Je me fais emporter en chemin de fer et demain au soir je chanterai la Brabançonne en foulant la frontière belge. Jusque-là, motus.

— Dors tranquillement, répondit l'ami du bel Aristide: j'irai probablement te rejoindre.

— Mon cher Tricou, dit au villageois le boursier, en lui tapant sur l'épaule, le sort nous accable, nous perdons vingt-cinq mille francs.

— Me restera-t-il encore quelques bribes, demanda avec sang-froid le prétendant éconduit.

— Dix mille francs.

— Alors, arrangez le tout pour le mieux.

— Je suis bien heureux de vous voir consolé et vous prenez la chose avec un stoïcisme digne de Caton.

— Ne parlez plus de mon mérite, monsieur. Le bandeau qui couvrait mes yeux est tombé, mais il me reste encore un grand mal de tête; l'air du pays rafraîchira mon front. Bonsoir et à demain.

Le villageois s'endormit heureux après cette journée de fatigue, d'émotions et de tortures; il vit en rêve le presbytère, la treille au-dessus de la porte, et le bon curé qui lui souriait avec indulgence; puis Sylvain qui sautait en signe d'allégresse, et la jolie Francine, dont la petite bouche s'entr'ouvrait dans un frais éclat de rire en tendant ses bras à l'élu de son cœur.

Un rayon de soleil, inondant sa chambre d'une vive clarté, l'arracha le lendemain au sommeil, et à son lever, il aperçut sur sa table une lettre à son adresse : la décacheter et la lire fut pour lui l'affaire d'un moment. En voici le contenu :

Mon cher ami,

A l'heure où vous recevrez ces lignes, je dévorerai l'espace, et la locomotive qui m'entraîne ne s'arrêtera qu'en Belgique. J'aurais pu me venger de votre peu de soumission à mes vues ambitieuses, et vous laisser entre les mains des gardes du commerce, ces vampires de la spéculation parisienne. Heureusement je suis bon prince, l'affaire engagée etait en mon nom, et vous partirez pour votre village avec une conscience tranquille et votre honnêteté.

Mon bagage est plus lourd. J'emporte avec moi vos trente-cinq mille francs sans solder mes différences. Je sais que pour vous la privation ne sera pas grande. En effet, la vie uniforme de la campagne, le plaisir de voir la mare aux canards et la promise, ne sont-ils pas une compensation suffisante de cet or que vous perdez sans retour? D'ailleurs vous auriez peut-être fondé à votre arrivée au village un prix annuel pour le couronnement des rosières, en oubliant étourdiment, malheureux! que la seule ville de Nanterre en possède le monopole comme celui de ses petits gâteaux.

J'ai voulu vous épargner cette mystification. Vous le voyez, mon cher Tricou, mon amitié n'a pas varié depuis hier, et je vous en donne une

nouvelle preuve. Soyez donc heureux; changez votre existence en une riante idylle, et pensez quelquefois à celui qui se dit :

Votre ami et obligé,

ARISTIDE GAUSSERET.

Le misérable! s'écria le villageois en serrant les poings ; il me nargue encore. Allons, ajouta-t-il en soupirant, c'est ma dernière épreuve, et le Ciel me punit de ma folle ambition, de ma sotte vanité. J'ai voulu sortir de ma sphère, et Dieu m'y replonge par un coup du sort. Combien me reste-t-il ?

Tricou après s'être fouillé étala sur la table une cinquantaine de francs.

— Avec cette modique somme je suis plus riche que les poches bourrées de billets de banque. J'ai le cœur content, la tête libre. L'amour de Francine me reste-t-il au moins ? Ah ! si elle a maudit l'ingrat qui l'a quittée sans détourner la tête, sans s'émouvoir de ses larmes, si elle a oublié l'ambitieux Jean Tricou, alors adieu le bonheur, plus de joie au retour ; je suis perdu, et sans elle, je serai vraiment pauvre. L'amour n'est-ce pas la seule richesse ? Mais non elle était si bonne. Sans doute elle souffre, elle endort sa

douleur dans les illusions de l'espérance. Elle m'attend !

A cette pensée, le villageois, agité d'un trouble inèxprimable; avait jeté au fond d'une valise les habits à la mode qu'il portait naguère, odieuse livrée dont il rougissait; puis il noua négligemment sur une chemise en grosse toile, une cravatte en laine bleue dont les bouts flottaient au vent, reprit sa blouse grise, et le chapeau de paille incliné sur l'oreille, il partit le pied leste, l'œil brillant, semblable à l'alouette qui échappe au miroir du chasseur, et revient au nid maternel en remplissant l'air de son ramage.

IX

LE RETOUR AU VILLAGE.

Deux jours après son départ de Paris, Jean gravissait à l'aube le sentier qui serpentait sur le flanc de cette colline d'où il avait adressé ses adieux à son village. De temps en temps, il s'arrêtait dans son ascension rapide pour jeter un regard dans l'espace ouvert devant lui. Arrivé sur la lande nue qui formait le plateau, il aperçut de nouveau l'église du village que dessinait les vives arêtes de son clocher au milieu des vapeurs du jour naissant.

— C'est là, se dit-il, en accélérant, le pays.

En face de lui et à une immense profondeur au-dessous du plateau, s'étendait à perte de vue une plaine magnifique traversée par la Loire aux flots jaunes et lents, et ornée d'une végéta-

tion confuse de vignes aux pampres vermeils, de prairies verdoyantes, de bois mystérieux qui se teignaient de mille nuances et contrastaient avec la surface éclatante des eaux. Il était cinq heures, le soleil semblait puiser dans son écrin céleste ses plus précieuses couleurs pour éclairer de ses premiers feux cette scène vaste et sublime.

— Ah ! pensa Jean Tricou, en posant la main sur sa poitrine palpitante, Dieu avait mis en moi l'amour de tous ces trésors, et quand j'ai osé blasphémer son ouvrage en méprisant les dons de cette belle nature qui s'étale à ma vue charmée, il m'a infligé la richesse !

L'émotion étreignait son cœur ; il s'étendit sur la bruyère et refit en imagination l'histoire de ce mois si vîte écoulé aux yeux de tant d'autres, et qui lui avait paru un long siècle : puis il se demanda si cette existence orageuse de la grande ville avait procuré à son esprit ce même charme de sérénité et d'innocence ; il pensa au bon curé, murmura le nom de Francine, ce frais roman de sa jeunesse, qui n'aurait dû avoir qu'un chapitre et dont il avait essayé de déchirer les pages. Alors deux larmes se détachèrent lentement de ses grands yeux, et on aurait pu l'entendre pendant quelques minutes sangloter convulsivement. Il serait peut-être resté longtemps plongé dans cette

évocation du passé, qui, en lui retraçant sa faute, lui permettait de se repentir, lorsque du fond de la vallée les mesures d'un chant connu arrivèrent jusqu'à lui.

— On chante ma ronde, se dit-il. Il se cacha derrière une haie et il attendit. Bientôt une douzaine de jeunes filles, coiffées de larges chapeaux de paille, enlacées deux à deux et la joie dans les yeux, passèrent devant lui en tourbillonnant dans un rayon de soleil; elles chantaient, en effet, cette composition rustique de ses beaux jours: c'étaient des moissonneuses.

— Où est donc Francine? dit l'une d'elle, en s'arrêtant essoufflée.

— La belle question, répondit sa compagne; tu ne sais donc pas que depuis le départ de m'sieu Jean, elle se traîne comme un lièvre blessé. C'est dommage tout de même, depuis deux jours elle est au lit et elle pleure que ça fend le cœur.

— Il ne reviendra donc plus de son Paris?

— Il n'écrit pas, mais Sylvain fait des menteries à la pauvre désolée pour lui donner de la confiance, il lui dit souvent: « Jean reviendra. » Mais bast! on n'en a plus entendu parler.

— Sylvain va venir dans un moment couper le blé du père Bouriot, faudra lui en demander des nouvelles. Pauvre Francine!

L'essain des jeunes filles avait continué son chemin.

L'inquiétude de Jean Tricou avait redoublé à ces paroles. Quelques minutes avant cette nouvelle dont le hasard l'avait fait dépositaire, il brûlait de savoir la vérité; maintenant, il était sans force et cachait sa tête dans ses mains, épiant avec impatience le passage de son ami Sylvain.

Tout-à-coup il tressaillit, son ami passait, la faucille sur l'épaule, mais la gaîté qui brillait autrefois sur sa bonne figure avait fait place à la tristesse : Sylvain Fauchat, le diseur de drôleries avait perdu son gros rire, et les commères du village prétendaient qu'il était amoureux. Le pauvre garçon avait d'autres soucis.

— Sylvain, s'écria Jean, en venant se placer sur le sentier, en face de son ami.

— Jean c'est-y toi? c'est pas possible, je t'ai cru mort!

Pendant un moment les mains s'enlacèrent et les yeux du gros garçon étaient devenus humides.

— Et m'sieu le curé?

— M'sieu le curé est en bonne santé, quoique ben triste, et à l'évangile, le dimanche, on ne l'entend pas, c'est plus la même voix.

— Ah ! mon Dieu, et Francine ?

— Brigand ! t'as le courage d'en parler. Pauvre petiote ! tu te souviens qu'elle avait de petites couleurs roses et que ses yeux brillaient comme un ver luisant ; tu ne la reconnaîtrais pas, coureur ! elle a changé de telle sorte que j'en ai l'estomac bouleversé : ça me détériore si bien, qu'autrefois, tu sais, je mangeais mes trois assiettes de pommes de terre relevées avec du petit salé.

— Eh bien ?

— Je n'en mange pu que deux. Enfin t'es revenu ; suis-moi, allons voir le curé, puis ta délaissée ; laisse-moi faire, je m'avancerai seul, parce que, tout d'un coup, ta vue la saisirait. Et ton argent ? t'en rapporte beaucoup ?

— Je n'ai plus rien.

— Oh ! c'te farce, t'as tout fricoté.

— Je te raconterai plus tard mes malheurs ; on me l'a volé.

— Pardine ! à Paris, c'est tout des pincemailles dans le métier des argenteurs, Vois-tu ces champs, ces prés, ces vignes, ça ne se perd pas, ça reste. Enfin, je vas te laisser devant la maison de m'sieu le curé ; puis tu viendras dans mon verger et, quand je te ferai signe, tu commenceras à chanter ta ronde en t'avançant à pas

de loup. Elle me la demande toujours, j'la dis comme je sais et ça met un peu de baume dans son petit cœur.

L'élève du curé était arrivé devant le presbytère; il frappa d'une main timide; le bon pasteur vint ouvrir.

— Jean! cria-t-il en ouvrant des bras tremblants; Jean! mon enfant, tu me reviens enfin!

— Oui, m'sieu le curé, et pour ne plus vous quitter. J'ai voulu vivre à la ville, mais au milieu de ce mouvement de la foule, je n'ai pas vu l'honneur dominer le devoir; la vertu était effacée dans les consciences, les croyances étaient mortes.

— Pauvre enfant! tu avais donc oublié la fable des deux pigeons que tu me récitais avec tant de grâce dans ton jeune âge. Enfin, tu me reviens. Marie, cria le bon curé à sa gouvernante, qui accourait attirée par ses cris de joie, nous déjeunerons de meilleure heure aujourd'hui, et je vais dire la messe tout de suite. Tuez deux volailles, préparez un festin: l'enfant prodigue est revenu. Jean, Sylvain t'attend, je crois.

— Oui, m'sieu le curé.

— Va calmer une autre douleur, mon enfant, dit en souriant le bon prêtre, je vais prier pour vous, et, sous peu, je l'espère, je t'unirai dans un

lien indissoluble à celle que tu avais méconnue.

Le villageois baissa la tête.

Ce fut le seul reproche du bon pasteur.

A l'autre extrémité du village, Sylvain poussait au même instant, avec mystère, une porte qui fermait un mur de clôture en pierres sèches. Dans les crevasses moussues du mur et jusqu'au faîte, s'étageaient, entremêlées dans un gracieux désordre, des broussailles pendantes, les racines parasites du lierre et les fleurs odorantes du chèvrefeuille. Il traversa la basse-cour en calmant de la voix les poules effarouchées, et monta quatre ou cinq degrés disjoints par le temps.

— Tiens! t'es levée aujourd'hui, Francine; t'es guérie! dit-il à la jeune fille, qui leva lentement ses yeux bleus vers le gros garçon.

— Oh! non, répondit-elle, en désignant son cœur de sa main amaigrie, j'ne pouvais pas rester au lit; il me passait trop d'idées par la tête, et j'vas chercher à m'occuper un peu pour oublier.

— Oublier! tu tarirais plutôt la source de la *Butte-au-Moulin* que de parvenir à sécher tes larmes s'il continuait à être ingrat. Pense à être heureuse.

— Heureuse! jamais mon bon Sylvain.

— Qui sait, ma petite? peut-être dans queuque jours, il n'y aura pas sur la terre ni au ciel une

âme pu heureuse que celle de la petite Francine.

— Ce n'est pas bien, Sylvain, de te gausser de moi.

— Veux-tu entendre chanter la ronde qui change ta mine de contrition en une figure de nouvelle épousée ?

— Oh ! oui, chante-la Sylvain.

Et la jeune fille releva sa jeune tête, illuminée de bonheur.

— Eh ben, dit Sylvain en ouvrant la fenêtre toute grande, écoute.

Derrière la haie qui défendait le verger de Sylvain, des notes joyeuses et sonores s'élevèrent en cadence vers le ciel. Le regard fixe, la moitié du corps penchée en dehors de la fenêtre, Francine écoutait haletante et la voix disait :

Le soleil rit dans les charmilles,
L'oiseau chante dans les buissons ;

— C'est lui ! s'écria Francine.

— J'en sais rien, j'suis pas devineur, dit Sylvain, en clignant de l'œil.

— Jean, faites-vous voir, dit Francine éperdue, que Sylvain retenait par la taille.

— Francine ! ayez pitié de moi, dit Jean en franchissant d'un bond le mur de clôture, en

même temps il couvrait de baisers les mains de la jeune fille.

— A genoux! cria Sylvain, à genoux, coureur.

Jean, dans cette posture humiliante, tendait les bras en suppliant.

— Pardon et oubli, Francine, murmura-t-il, je suis corrigé.

— Et ruiné, ajouta Sylvain.

— C'est bien fait, m'sieur Jean, et j'en suis contente!

— Faut pardonner; relève-le, Francine.

La jeune fille obéit à Sylvain et le bruit de deux baisers sonores annonça au gros garçon la clémence de Francine et une franche réconciliation.

— Enfin, c'est donc si beau ce grand Paris, que t'aies procuré tant de mal à tes amis en les quittant presque sans dire bonjour ni bonsoir.

— C'est un amas de maisons, de palais et de monuments, mon bon Sylvain. Dans les rues, traversées en tous sens par des gens qui courent avec frénésie aux honneurs, aux plaisirs ou aux affaires; on entend une clameur perpétuelle, c'est la voix des passions qui se croisent, cherchant une victime et criant leur fameux anathème: Malheur aux vaincus!

— T'es des vaincus, toi; on t'a fait la nique;

mais tu rattrapera le temps perdu. Vois, ajouta-t-il en désignant Francine, vois comme elle est déjà regaillardie : hein, trouve-moi à Paris une jeunesse aussi jolie que ta promise; avec ça qu'on dit que les dames de la haute se passent des ingrédients par la figure et qu'elles sont toutes peinturlurées comme l'enseigne de la mère Grinchet l'épicière.

— Vous ne partirez plus, au moins, m'sieu Jean ?

— Pourrais-je vous abandonner maintenant, Francine, puisque je vous donne mon cœur.

—Il n'a plus que ça, fit observer avec malice le gros Sylvain.

— Et je n'en demande pas plus, répondit Francine.

— Dailleurs, dit Sylvain, tu me prêteras le costume que tu portais là-bas et, en carnaval, j'veux courir les rues du village déguisé en *Monsieur*, ce sera une souvenance de ton infidélité. Alors, à quand le mariage ?

— Dans quinze jours ? demanda Jean timidement.

— Quand vous voudrez, m'sieu Jean, le plus tôt sera le meilleur.

La jeune fille baissa la tête en rougissant.

— J'vas-t'y rigoler, sauter, boire et danser !

s'écria Sylvain en jetant en l'air son chapeau en signe d'allégresse. Minute, mes amis, une supposition, y en a qui disent que le mariage est une loterie ; si, après queuque temps, il vous arrive un petit mioche, ben rose, ben blond, ben joli, t'auras gagné un lot, Jean, qui vaut bien 50,000 fr.

— Sylvain, tais-toi, fit Francine d'un air sévère, en le menaçant du doigt.

— Bah ! tu sais que je suis un diseur de farces, et la langue m'en démangeait : fallait que je le dise.

La prédiction s'est réalisée, Jean Tricou est père d'un délicieux chérubin, et sa mère lui a appris à sortir la langue et à rouler de gros yeux quand on prononce le nom de Paris ; la voix de M. le curé retentit, le dimanche, forte et vibrante comme par le passé ; Sylvain Fauchat, le jour du mardi-gras, parcourt le village, revêtu de l'ancien costume de son ami, qui a le bon esprit de sourire devant cette exhibition satirique, et le savant du village, guéri pour toujours de ses

velléités vaniteuses, voit avec plaisir sa Francine s'abandonner à sa gaîté des anciens jours, et il constate que le rire est aussi facile que naturel depuis qu'il a autour de lui le bonheur sans les folles ivresses de l'ambition et le nécessaire sans les soucis d'une tyrannique richesse.

FIN DU SAVANT DU VILLAGE.

MADELEINE LA PROMISE

I

ENTRÉE EN MATIÈRE.

En juillet 1856, poussé par un vague désir de liberté, j'étais allé dans les montagnes de l'Aude respirer un air plus pur et en parcourir de nouveau les sites imposants.

J'avais pris un pied-à-terre à Caudiès. Assis au pied du col Saint-Louis, ce paysage enlevé à la Suisse par la nature capricieuse, ce gros bourg, baigné d'eaux vives, entouré de prairies,

ombragé d'arbres centenaires, s'étend paresseusement au soleil comme un Italien, et se berce au bruit de ses fabriques, aux chansons de ses ouvriers.

Du côté de la plaine, dans la direction de Perpignan, l'œil embrasse des champs bien cultivés et des vignes dont le raisin aux grappes blondes produit un vin blanc renommé. Dans le lointain, les flancs arides de la montagne jurent par leurs tons grisâtres, avec la végétation luxuriante de la plaine, en lui composant un cadre digne d'elle. Enfin, ce pays est un de ces coins du monde que l'imagination revoit dans un doux rêve et qui, dans votre souvenir, occupe familièrement la même place que l'ami de votre enfance.

J'avais hâte de mettre le temps à profit, et dès le lendemain de mon arrivée, chaussé de mes souliers ferrés, un gros bâton noueux à la main, je courais dans les montagnes en touriste déterminé.

J'avais fait trois lieues, tantôt admirant le vallon qui se déroulait à mes pieds, tantôt écoutant le bruit d'une cascade ou le clapotement joyeux d'un moulin, dont je pouvais apercevoir les murs blanchis à la chaux, entourés d'une haie de noyers et de hêtres.

J'étais donc heureux, et je rassasiais ma vue de ce spectacle tout en maudissant mon étoile qui ne m'avait pas donné le talent de l'artiste pour retracer sur la toile cette page de mes impressions, lorsque des tiraillements d'estomac vinrent donner une autre direction à mes pensées et me ramener brusquement à la réalité.

II

MA RENCONTRE AVEC MARTIN.

J'avais fait trois lieues, j'avais faim ! ce n'est pas une mince affaire pour le chasseur ou le touriste que de choisir un emplacement pour son repas. Habituellement l'appétit l'assaisonne, et on est indulgent pour le menu. D'ailleurs, mon havresac était bien garni, et je le caressais du regard avec un amour qui n'était pas exempt de convoitise. L'Aude qui coulait dans le vallon, m'envoyait son murmure doux et monotone, semblant ainsi m'inviter à déjeuner sur ses bords, et un petit bois de saules, tout près de la rivière, fixait depuis un moment mon attention. Mon choix était fait, et je descendis résolument le sentier qui devait me conduire à mon oasis. Mais un

autre avait trouvé le site à son goût, car d'une prairie voisine, j'aperçus distinctement un homme se diriger vers le même endroit en chantant d'une voix sonore une chanson patoise du pays.

J'étais bientôt devant mon chanteur. C'était un grand garçon de vingt-cinq ans environ, brun, l'œil vif et bien pris dans sa taille. Il portait le costume des paysans du pays, un pantalon de treillis qui montait jusqu'à la poitrine, une veste en drap gris. Sa chemise entr'ouverte me laissait apercevoir une poitrine qui eut fait envie à un ténor de l'Opéra : le volume de sa voix m'était expliqué.

— Bonjour, *moussu*, me dit-il, en soulevant son chapeau à larges bords, et en fixant sur moi ses yeux intelligents.

— Vous êtes content, à ce qu'il paraît, fis-je en forme d'introduction.

— Dam, monsieur, nous autres pauvres gens, nous n'avons que la gaîté qui nous sauve.

— Voilà qui est bien pensé, mon ami, et avec cette maxime on atteint le bonheur.

Tout en parlant, je disposais sur l'herbe mon déjeuner, et je voyais aussi mon homme tirer d'un sac de toile un fromage de lait de chèvre et du pain de seigle.

— Voulez-vous partager mon déjeuner, lui dis-je avec empressement.

— Ce n'est pas de refus, monsieur, me répondit-il en souriant, mais à une condition, c'est que vous goûterez aussi de mon fromage.

— Qu'à cela ne tienne, ce sera mon dessert.

Pendant un moment nous fûmes occupés à satisfaire notre appétit. Mon villageois s'acquittait à merveille de ce soin.

— Goûtez ce vin, lui dis-je en lui versant une rasade.

— Bon dious (1) ! quel vin, s'écria-t-il, avec enthousiasme. Voilà longtemps que je n'en avais bu. Il fit aussitôt claquer sa langue en signe de satisfaction. J'étais heureux de sa surprise.

— Voilà un bon repas, continua-t-il, je n'avais jamais mangé si bien de ma vie. Poulet tendre, côtelettes de porc, pain qui a des yeux, vin qui pétille, fromage qui pleure; par Saint-Martin mon patron, l'empereur lui-même n'a rien de meilleur à se mettre dans le ventre. A votre santé, moussu ! et il vida son verre d'un trait la seconde rasade que je venais de lui verser.

Le vin le rendait communicatif. J'allumai un cigare et lui en offris un qu'il refusa obstinément.

(1) Bon dieu.

— Pour nous, c'est trop cher, faut pas s'y habituer, me répondit-il, et puis votre vin m'a laissé un si bon goût dans la bouche, ce serait dommage.

— Vous êtes donc bien pauvres dans votre village ?

— A Axat, ce village, qui est de l'autre côté de la montagne, (et il m'indiquait le versant ouest), tout le monde vous dira que Martin Vidal est le plus riche ; ce qui ne prouve pas que je le sois beaucoup. Un mien cousin que j'avais à Aquillan m'a laissé cette prairie, c'est tout mon bien; il y a huit cétérées (1). Je suis le senl propriétaire de mon village parmi les terrassiers, ce qui ne m'enpêche pas de faire comme les autres, quand le travail chôme, tantôt mineur ou radelier (2). L'hiver nous mangeons quelquefois du pain de seigle qui date de quinze jours ; le fromage est plus dur encore. C'est ennuyeux pour les anciens ; heureusement mes dents sont bonnes, ajouta-t-il en riant bruyamment.

— Mais enfin, lui demandai-je, touché de cette philosophie que je ne croyais qu'apparente. Vous ne voudriez pas être riche.

(1) Deux hectares.

(2) Conducteur de radeux sur l'Aude.

— Pour moi, non; pour ma vieille mère, oui; car, voyez-vous, monsieur, quand l'hiver je la vois essayer de mordre dans le pain dur, elle qui n'a plus de dents, ça me fend le cœur. Ah! si j'avais seulement toujours l'avance pour acheter de la farine de maïs, et lui faire manger du *millas* (1), alors, monsieur, je me trouverais bien riche.

— Certes vous n'êtes pas ambitieux.

— Ambitieux! ah! bien oui! j'aurais trop de soucis, et je ne les aime pas. J'ai bon estomac, de bons bras : tout le monde n'en a pas autant. Mais vous me faites bavarder et le travail ne se fait pas.

— Touchez là, mon ami, lui dis-je en lui offrant ma main; car le contentement de ce jeune homme m'avait réjoui le cœur, et sa nature franche avait gagné mes sympathies.

(1) Bouillie faite avec de la farine de maïs très-goûtée par les gens du peuple dans le haut Languedoc.

III

L'AVEUGLE.

Il allait regagner sa prairie, lorsque, tout-à-coup, en se retournant, il parut absorbé par la vue de deux personnes qui apparaissaient à un coude de la route. Je levai la tête, mais ma vue n'était pas aussi bonne que celle de Martin. Je pus distinguer pourtant une femme conduisant un âne par la bride. Sur cet âne était un homme, qui, à l'inclination de son corps abattu, paraissait en proie à la souffrance.

— Ohé ! cria Martin de sa voix de stentor.

Le couple s'était donc retourné. La femme saluait de la main.

— Vous les connaissez donc ?

— Si je les connais, me répondit-il, comme le

Pater C'est François et Madeleine. Mais suivez-moi, coupons par ici, nous y serons plus tôt; vous la verrez *Mattaléno*, c'est la perle du pays, et brave donc, et bonne.

Je le suivis de confiance, car cet enthousiasme excitait ma curiosité. En quelques minutes nous eûmes franchi la distance qui nous séparait des voyageurs.

— Où allez-vous donc comme ça? demanda Martin à la jeune femme.

— A la *ville*, pour soigner François, répondit-elle d'une voix dolente en levant sur moi de grands yeux bleus qui brillaient comme des escarboucles.

— Tu sais, reprit-elle, que le mardi, le médecin lui donne une consultation. Je portai alors mes regards sur l'homme, et je vis qu'il était aveugle. Sa figure, qu'un triste sourire contractait, portait les traces de profondes cicatrices, et ne laissait rien d'humain à ses traits dévastés. Il était coiffé d'un képi, et à la boutonnière de sa veste de bure, j'aperçus le ruban rouge de la Légion-d'Honneur.

— Allons, du courage, dit Martin, en pressant affectueusement la main du soldats. Tu guériras, mon bon François.

— Dieu t'entende, répondit l'aveugle à mi-

voix. Faites que je la voie, ô mon Dieu! ajouta-t-il en joignant les mains.

Cette courte prière, et le ton dont elle fut prononcée m'avaient ému jusqu'aux larmes. Mon attendrissement n'avait pas échappé à Martin.

— A ce soir, et bon voyage, lui cria ce dernier.

Je les suivis du regard, mais bientôt ils disparurent derrière les rochers qui surplombaient la route.

— C'est son frère? demandai-je à Martin.

— Son frère ! fit celui-ci en remuant la tête en signe de dénégation. Écoutez, me dit-il, vous me faites l'effet d'avoir bon cœur, eh bien ! je perdrai la moitié de ma journée, mais ça m'est égal, je vais vous raconter leur histoire.

— Oh ! bien volontiers m'écriai-je avec joie.

Nous rejoignîmes le petit bois. Il s'assit en s'adossant commodément à un saule, passa la main sur son front comme pour rassembler ses souvenirs, et après avoir toussé par précaution, il commença dans un style imagé, mélangé d'expressions patoises, le récit touchant que l'on va lire.

IV

FRANÇOIS ET MADELEINE.

—François Domerc était sans contredit le plus beau garçon de la contrée. Il fallait le voir le dimanche, quand nous descendions à la Pierre-lisse, pour aller promener avec les filles du village. C'était entre elles à qui le lutinerait le plus pour attirer son attention, et les mères disaient comme ça qu'il avait un charme, tant les têtes des filles se tournaient vite à son endroit; et plus d'une était venue se promener joyeuse et sans soucis, qui s'en retourna toute réfléchie et le cœur gros.

Il était grand et fort, mais élancé et alerte. Ses yeux étaient superbes, bien fendus et ardents, comme s'ils lançaient des étincelles; ses lèvres

rouges comme une fleur de grenadier; et, chose singulière chez un homme de notre classe, ses mains étaient petites et effilées comme les plus mignonnes mains de femme. Mais il ne s'en croyait pas plus pour cela, et quand les filles disaient sur son passage : qu'un bel goujat ! (1) Il haussait les épaules d'un air dédaigneux, car il parlait depuis longtemps à Madeleine; il lui avait promis le mariage, et enfin pour mieux dire, il était son galant.

Ses parents y consentaient sans peine, car pauvres tous les deux ils s'étaient bien assurés de ne pas se voler l'un l'autre. Dans les villes, au contraire, il faut que vous possédiez la même fortune ou à peu près. Ces conditions bien établies, vous lâchez l'affaire comme vous dites et l'amour vient plus tard.

Madeleine Vidal (car c'est ma cousine germaine) a cinq ans de moins que François; sa mère lui a manqué bien jeune. L'oncle Joseph s'est remarié, et comme il travaille aux forges d'Axat, il n'est pas souvent à la maison, et la marâtre en a profité pour faire passer la vie dure à ma cousine.

Il faut que je vous dise que mon oncle a eu

(1) Quel beau garçon.

trois enfants de son second mariage. Tout ça grouille, picaille dans la maison avec la misère pour régal; et les plus mauvais jours de l'hiver, quand il n'y avait pas de pain pour calmer les cris des mioches, c'était Madeleine qui recevait des coups de la marâtre, et cette méchante femme la traitait de fainéante.

Est-il possible d'avoir fait souffrir une aussi jolie créature du bon Dieu? C'est tout le portrait de ma tante *Fine* (1). Vous venez de la voir, ma cousine. Certes, elle est fort jolie encore, car elle n'a que vingt ans, mais le chagrin l'a un peu changée.

C'est à seize ans que vous l'auriez admirée, avant qu'elle eut passé les nuits à filer, en dévorant ses larmes. Elle avait alors de petites couleurs roses sur une peau brune, mais fine comme celle d'une prune Reine-Claude. Sa chevelure est admirable, noire comme les ailes d'un corbeau, et longue d'une belle aune; son pied tiendrait dans ma main, et ses dents, de la blancheur du lait, sont pointues comme de vraies dents de souris. Pour ses yeux, je n'en parle pas, ils brillent sous de longs cils comme le soleil à l'heure de midi, grande et souple comme un jonc, elle

(1) Diminutif patois de Joséphine.

était avant ses malheurs, vive et joyeuse comme un oiseau.

Tout le monde l'aimait dans le village; et comme bien vous le pensez, François encore plus que tout le monde.

C'est que ça venait de loin, leurs maisons étaient voisines, et François jouait avec Madeleine, et lui donnait toujours le premier rôle dans ces petits jeux qui amusent les enfants.

Qui les avait perdus les retrouvait ensemble. Souvent on voyait François se poser en protecteur, et lever son bras en signe de menace vers la méchante marâtre, lorsque Madeleine, la figure meurtrie, venait porter ses plaintes à celui qui plus tard devait si bien la comprendre. Sans doute ces deux êtres étaient destinés l'un à l'autre, puisque si jeunes ils s'étaient choisis.

V

LE NID DE CHARDONNERETS.

Je les vois encore se tenant par la main, leurs beaux cheveux au vent, courant dans la forêt qui borde le village, à la poursuite d'un papillon ou cherchant un nid de rouges-gorges. Un jour, Madeleine manifesta le désir d'avoir un chardonneret. François n'eut ni repos ni trêve jusqu'à ce qu'il l'eut satisfait. Il avait alors douze ans, et grimpait sur les arbres comme un écureuil.

Nous partîmes dès l'aube. A peine arrivés, nous tinmes conseil avec François pour savoir lequel des deux irait dénicher.

— Reste avec Madeleine, me dit-il; c'est moi qui lui fais ce cadeau, c'est donc moi qui dois le chercher, et sans tenir compte de mon insis-

tance, il escaladait un peuplier, s'aidant des tiges flexibles, faisant craquer les branches mortes, au risque de se casser le cou mille fois.

— J'ai le nid, s'écria-t-il tout joyeux ; et, avec l'avidité de l'avare qui plonge la main dans son trésor, il en retirait trois petits oiseaux qu'il enferma dans sa poitrine. Mais au moment où il s'apprêtait à descendre, un craquement terrible se fit entendre.

— François! cria Madeleine d'une voix étranglée en mettant la main sur ses yeux.

Le malheureux dégringolait de branche en branche : le danger était grand, mais François, tout en tombant, étendâit les mains et saisissait les branches au passage, elles se brisaient sous le poids du corps; il était mort s'il n'eût rencontré une branche plus forte à laquelle il pût se cramponner quelques secondes. Elle craqua bientôt comme les autres, et il tomba de quinze pieds.

— Ce n'est rien, s'écria François en se relevant.

Il voulait rassurer Madeleine qui accourait vers lui en pleurant.

— Quelle peur tu m'as faite! te voilà tout en sang.

François avait en effet les mains et la figure

meurtries en plusieurs endroits. Madeleine avait trempé son mouchoir et étanchait le sang avec l'eau vive du ruisseau.

Il chercha alors les petits, mais il ne retira de sa poitrine que trois malheureux oiseaux écrasés: dans sa chute, il les avait tués.

— Je vais voir s'il y en a encore, dit François d'un air mutin et résolu.

— Tu n'iras pas, s'écria la petite Madeleine, dont les larmes recommencèrent à couler.

Il était déjà sur l'arbre, mais cette fois il fut prudent, et deux minutes après, il déposait un chardonneret sur les genoux de ma cousine.

— C'est le dernier né, lui dit-il avec un sourire plein de bonté ; il est bien difficile à élever, mais tu le soigneras bien, et nous le sauverons.

Madeleine le remercia d'un sourire, et nous revînmes au village riant et sautant sur la pelouse, eux se réjouissant de cette amitié qui augmentait tous les jours ; moi témoin heureux de leur bonheur.

Pauvres enfants ! ils ne comprenaient pas que l'amour allait bientôt remplacer l'amitié, et que pour être réunis un jour, ils auraient à verser bien des larmes, à étouffer bien des soupirs !

Cependant ma cousine grandissait et de plus en plus son regard se reportait sur le compagnon

de son enfance. Mais elle ne s'expliquait pas la rougeur qui lui montait au front et le battement de son cœur quand elle s'approchait de François. Tout cela lui paraissait naturel, et, quand venait la nuit, elle s'endormait tranquille, en paix avec sa conscience, qui ne lui reprochait rien.

VI

LA MARATRE.

François avait alors dix-neuf ans, il m'avait confié son amour et son projet de mariage. Le pauvre garçon était timide, et la seule pensée de s'avouer à Madeleine le faisait trembler comme une feuille que détache le vent d'automne.

Je me souviens d'une scène qu'il eut un jour avec la marâtre.

Cette femme battait Madeleine parce qu'elle avait brisé une écuelle; François passait par là revenant du travail, heureux de retrouver sa promise; il entendit ses cris. L'enlever des bras de la méchante femme, et la protéger de son corps fut pour lui l'affaire d'un instant.

— Misérable! lui cria-t-il, à l'avenir je vous

défends de la toucher, Dieu vous rendra le mal que vous lui faites.

Pour toute réponse, la marâtre lui asséna sur l'épaule un coup de fléau.

— Je pourrais vous tuer, dit-il froidement, en lui enlevant le fléau des mains ; mais je respecte votre âge tout en vous méprisant.

A partir de ce moment, cette femme le prit en haine, et elle a essayé plus tard de lui faire payer bien cher cette parole.

VII

LA DÉCLARATION.

François et Madeleine allaient promener souvent au bord de la rivière. Là le temps passait vite pour ces jeunes gens occupés qu'ils étaient à parler de l'avenir. Puis c'était des parties de pêche, dont Madeleine était le témoin et qui servaient de prétexte à leur amour ingénieux.

J'engageai François à dire la vérité à Madeleine ; l'époque de la conscription approchait, et si le sort lui était contraire, il ne pouvait pas emporter avec lui un secret qui n'en serait bientôt plus un pour ma cousine.

Une occasion ne tarda pas à se présenter.

Vers la fin de juillet, j'étais allé aux gorges Saint-Georges essayer de pècher quelques truites

que je me proposais de vendre à Quillan. Le courant est en cet endroit très-rapide ; reserrée entre deux murailles de rochers taillés à pic, et s'élevant à une hauteur prodigieuse, l'Aude coule en bouillonnant, et malheur à l'imprudent qui, peu habile à la nage, oserait s'aventurer dans ce gouffre.

Je me trouvais là depuis une heure, et j'étais déjà possesseur de quelques poissons, lorsque je vis arriver François et Madeleine ; il marchait à côté d'elle rouge et embarassé, et ma cousine avait l'air d'éprouver aussi un grand embarras.

— Bon, dis-je en moi-même, ce calme annonce l'orage.

J'avais fait la leçon à François. Pendant qu'il me remplacerait à la pêche, je devais tout dire à Madeleine. L'occasion me servit mieux que le projet que nous avions formé. Ils s'assirent tous les deux à une distance respectueuse.

Je riais sous cape de leur naïveté, et je me disais qu'à la place de François j'aurais plus de hardiesse, lorsque tout-à-coup Madeleine s'écria :

— Oh ! quelle jolie plante !

— Où est-elle ? demanda François.

— Là-bas, près du gouffre du *Diable*, ne vois-

tu pas ces fleurs qui s'élèvent entre deux pointes de rocher?

— Les veux-tu?

Et, sans attendre sa réponse, se dépouillant de sa veste devant Madeleine interdite, il s'élançait dans l'eau et nageait vers la fleur.

Sans cesse repoussé par le courant, il fut obligé de s'y reprendre à trois fois. Il parvint enfin à arracher la plante, non sans peine, et l'élevant au-dessus de sa tête, il regagna le bord en nageant d'un seul bras.

— Oh! merci, mon ami, lui dit Madeleine avec un sourire plein de bonté, mais comment te remercier?

— En m'aimant bien.

— C'est pas difficile, répondit Madeleine, c'est déjà fait.

— Mais va donc, disais-je en moi-même, en feignant de lancer mon *razal*, (1) elle te met sur la route.

— Veux-tu de moi pour mari, lui demanda François d'une voix tremblante d'émotion, car je t'aime... d'amour. En lui disant ce dernier mot, qu'il avait prononcé tout bas, il l'attira à lui, et la serra énergiquement dans ses bras.

(1) Filet pour la pêche, garni à son extrémité de balles en plomb qui l'entraînent au fond de l'eau.

— O François! murmurait faiblement Madeleine défaillante sous l'ardent baiser du jeune homme, je ne veux que toi, et sans toi je ne peux vivre.

— Hum! hum! faisais-je en toussant : je trouvais que ma leçon avait porté ses fruits, et je m'étais retourné de leur côté en riant.

Rouges et confus tous les deux, ils s'étaient écartés de nouveau comme s'ils avaient commis une grande faute.

— Je vous conseille de vous cacher et d'avoir des remords, leur dis-je en riant; *per un poutet*. (1) Il est huit heures; allons manger la soupe, et qu'on soit heureux et *san bergougno*, (2) vous savez maintenant à quoi vous en tenir.

(1) Pour un baiser.
(2) Sans fausse honte.

VIII

LE SERMENT

Le jour baissait, une petite brise courait dans les arbres, faisant frémir les peupliers et gémir les vieux saules ; à peine si on entendait dans le lointain un vieux refrain chanté par quelque pâtre dans la montagne, et les aboiements des chiens rassemblant le troupeau.

C'était bien l'heure des confidences pour deux amants qui venaient d'échanger leur premier aveu ; aussi, la main passée autour de la taille de Madeleine, François, tout en marchant, lui parlait à voix basse, et ma cousine répondait par des mots entrecoupés.

Il y avait encore une bonne heure de chemin avant d'arriver au village. La lune venait de se

lever par dessus l'ombre noire que projette au loin la forêt des *Fanges* (1).

Non loin du village, les deux amants s'arrêtèrent. J'attendis à distance, mais je ne perdais pas un mot de leur conversation.

— Tu me le jures, disait François d'un ton solennel ; si le malheur veut que je parte, tu ne m'oublieras pas, tu m'aimeras toujours.

— Je te le jure.

Ma cousine élevait la main.

— Je suis à toi pour la vie; par le Dieu qui nous éclaire en ce moment, je t'en fais le serment. Prends la moitié de ce bouquet, dit Madeleine en partageant les fleurs qu'elle tenait de François. Tu me le donneras le jour de la noce : espérons que ce sera bientôt.

— Dieu me protégera, répondit François; je ne partirai pas.

— Quand tires-tu au sort ?

— Dans huit mois.

La jeune fille trembla de tous ses membres.

— Oh ! je prierai bien Dieu et Notre-Dame de Marseille (2), reprit-elle avec confiance, et ils m'exauceront.

(1) Forêt impériale qui commence dans le département de l'Aude et finit dans les Pyrénées-Orientales, du côté de Candies.

(2) Dévotion aux environs de Limoux.

Ils reprirent leur marche, et recommencèrent à faire des projets en vue de leur futur établissement. Enfin, nous atteignîmes le village.

— A demain, dit François doucement en embrassant sa promise.

— A demain, répondit Madeleine en lui prenant la main.

— Si vous vous reposiez un peu, dis-je à Martin, en l'interrompant.

— Aussi bien vous demanderai-je encore à boire, répondit le conteur. Mon histoire n'est pas encore finie, et un peu de vin me rafraîchira le palais.

Je lui passai ma gourde, il but une gorgée à la régalade, et mon conteur reprit tout aussitôt son récit.

IX

LA CONSCRIPTION.

Les huit mois qui séparaient François de la conscription furent bien vite écoulés ; le temps passe vite quand on aime.

La guerre avec la Russie venait d'éclater, et on disait qu'on appellerait sous les drapeaux tout le contingent de la classe de 1854. A cette nouvelle, qui sonna comme un glas aux oreilles de Madeleine, elle pâlit affreusement et me défendit d'en parler à François.

— Qu'il ne le sache pas, me dit-elle ; je veux qu'il aille tirer le sort avec confiance.

Dans quinze jours tout au plus nous devions savoir si François serait soldat.

Madeleine alla trouver M. le curé.

— Voilà cinq francs que j'ai amassés, monsieur le curé, lui dit-elle ; vous voudrez bien me dire quelques messes pour que François ne parte pas.

En disant ces mots, elle fondit en larmes.

— Consolez-vous, mon enfant, lui répondit M. le curé, et reprenez votre argent ; je prierai pour vous, Dieu vous exaucera, et il ne vous séparera pas de celui que vous aimez avec tant de candeur. Sous peu de jours, espérons-le, je bénirai votre mariage.

Cet espoir, exprimé par M. le curé de cette voix qu'il sait rendre si douce quand il parle aux malheureux, cet espoir avait apporté un peu de calme dans l'esprit de Madeleine.

Elle vint le soir me trouver presque contente.

— Martin, j'ai confiance, tu verras que François sera heureux.

Je ne voulais pas la détromper ; quelque chose me disait que la chance serait contraire. Enfin, le grand jour arriva. François, sombre et préoccupé, vint me trouver dès l'aube, avec les cinq jeunes gens du village que la conscription réclamait. Comme fils de veuve, j'étais exempt de droit.

Nous partîmes pour la ville en promettant à Madeleine que je m'avancerais le premier pour lui apporter la nouvelle.

Le temps était affreux; la neige tombait à gros flocons, et la courageuse fille voulut nous accompagner jusqu'à la moitié du chemin.

— Je t'attendrai ici, me dit-elle, et, s'appuyant contre un rocher en saillie qui la protégeait un peu contre la bise, malgré nos prières, elle ne voulut pas revenir au village.

A peine arrivés à Quillan, nous fûmes des premiers appelés avec la *jeunesse* de Belviane.

En s'approchant de l'urne, François tremblait de tous ses membres, et c'est à peine s'il avait la force de tendre le billet pour le remettre à M. le maire.

— N° 6! cria l'employé à l'état civil. Les genoux de François se dérobèrent sous lui, j'accourus pour le soutenir, il était blanc comme votre chemise.

— Vous ferez un beau grenadier, jeune homme, lui dit le maire en forme de consolation.

— Un beau grenadier, répéta après lui l'employé avec une grosse voix et en riant comme un niais.

— Je l'aurais assommé, tant je trouvais le mot hors de propos; mais ce n'était ni le lieu ni le moment. J'emmenai François à l'auberge rejoindre deux de ses compagnons d'infortune, et je leur conseillai de le faire boire un peu pour l'étourdir,

mais il ne voulut rien, et, la tête dans ses mains, il se mit à rêver tristement.

Je partis aussitôt, car je n'avais pas oublié ma pauvre cousine ; du plus loin qu'elle m'aperçut, elle m'interrogea du geste et du regard. La tête basse et l'œil morne, j'avançais comme un condamné à mort.

— Eh bien ? me cria-t-elle quand je ne fus plus qu'à quelques pas.

Je préférai lui faire mal tout d'un coup que de prolonger son inquiétude.

— N° 6 ! lui répondis-je avec des larmes dans la voix.

Elle devint verte ; ses dents claquèrent et elle s'affaissa sur la neige inanimée et raide comme une morte.

Un moment je crus qu'elle avait rendu l'âme, mais son cœur battait encore. A certains intervalles, son corps était agité par un tremblement nerveux. Je l'enveloppai dans ma roulière et, la prenant dans mes bras, je la portai jusqu'au village, où la nouvelle se répandit bientôt.

François était aimé de tout le monde ; son caractère doux et obligeant lui avait fait beaucoup d'amis. On le plaignit, on s'apitoya sur Madeleine ; la marâtre seule ne prononça pas une parole. Quand, déposant Madeleine sur son lit, je

la priai de lui donner ses soins, un sourire joyeux s'était dessiné sur sa figure anguleuse, et, à partir de ce moment, je me méfiai de cette femme et je me promis de la surveiller; la crise nerveuse fit place au délire.

— François! criait Madeleine me prenant pour son *galant* et en fixant sur moi ses yeux hagards et brillants de fièvre, tu ne partiras pas, je ne le veux pas, je te le défends.

X

LES ADIEUX. — LE DÉPART.

Je passe rapidement sur cette scène de désolation. Le curé vint le lendemain, et il réussit à ramener un peu de calme dans ce pauvre cœur endolori. Ma cousine prit son courage à deux mains, et, n'attendant plus rien des hommes, elle priait Dieu avec ferveur pour éloigner tout danger de celui qui était la moitié d'elle-même.

J'allais de l'un à l'autre.

— Je me ferai tuer, disait François.

— Je serai morte avant son retour, ajoutait Madeleine.

J'employais alors le langage de la raison, et je réussissais quelquefois à leur faire espérer des jours meilleurs et leur réunion prochaine si la

paix venait à se faire. Il fallut partir. Deux jours avant ma cousine vint me trouver.

— Martin, me dit-elle, on assure qu'il fait bien froid dans le pays où François va se battre. Voilà six paires de bas de laine ; tu lui diras que c'est toi qui les lui donnes. Je le connais, il ne les voudrait pas.

Elle s'était arrêtée, l'émotion l'étouffait.

— Puis, ajouta-t-elle avec embarras, tu lui remettras cette bourse en cuir, il y a 20 francs dedans.

— Moi, j'en mettrai 10 de plus, ça fera 30, répondis-je enthousiasmé de son dévouement, car voyez-vous, monsieur, pour qui connaît notre pays, 20 francs, c'est une forte somme.

— Qu'il ne le sache pas, au moins, me fit-elle en me menaçant du doigt ; si je l'apprends, nous nous brouillerons.

La pauvre fille me donnait ses épargnes de deux ans ; je lui promis d'être discret : François ne l'a su qu'à son retour.

Le surlendemain, tout le village était sur la route. Les adieux furent déchirants. Le père de François, ancien soldat du premier empire, voulut accompagner son fils jusqu'à Quillan.

— Sers celui-ci comme j'ai servi l'autre, lui disait-il, et marche au feu comme un troupier

fini ; on n'en meurt pas, j'en suis bien revenu, moi.

Sur le seuil de la porte, la vieille mère s'attacha au cou de son fils, et nous eûmes toutes les peines du monde à l'en détacher.

François donnait le bras à Madeleine; la brave fille avait retrouvé tout son courage. Pâle, mais résolue, elle affectait de la fermeté pour ne pas attendrir son amant.

Celui-ci se retournait encore une fois pour revoir sa mère, et la pauvre vieille femme, épuisée d'émotions, allait de nouveau serrer son fils dans ses bras.

— Assez de criailleries comme ça, la femme! s'écria le père Domerc ; partons du pied gauche, en avant, marche!

— Nous parlerons de lui, ma mère, lui cria Madeleine ; Martin nous lira ses lettres.

Le triste cortége s'ébranla.

Le père de François, en tête, agitait sa béquille d'un air martial pendant que de l'autre main il essuyait adroitement une larme qui coulait sur ses vieilles moustaches. Je suivais à quelques pas et j'aurais voulu voir François déjà à Quillan ; le cœur se fond devant de pareilles émotions.

Arrivés à la sortie du village, le pauvre garçon

pressa trois fois Madeleine sur sa poitrine; puis la prenant à l'écart :

— Reconnais-tu ces fleurs? lui dit-il en retirant d'un petit sachet des feuilles desséchées : « Tu me les donneras le jour de ta noce, » m'as-tu dit il y a bientôt huit mois. Elles sont sur mon cœur, le feu de l'ennemi les respectera.

— Les miennes y sont aussi, répondit ma cousine ; quoiqu'il arrive, elles y sont pour la vie.

Après ce court entretien, il pressa la main de Madeleine, et, sans retourner la tête, il rejoignit ses camarades en courant.

Toute la *jeunesse*, les accompagnait : les filles pleuraient, les mères poussaient des cris à fendre l'âme. Seule, Madeleine, les yeux fixés sur son amant, s'était isolée de tout le monde, et, debout sur une éminence, ses beaux cheveux en désordre, elle restait absorbée dans sa contemplation.

— Allons, mes amis, il faut entonner le chant des conscrits, dit le père Domerc; ça tue le temps et ça fait emboîter le pas.

Et puis d'une voix encore énergique il avait commencé le premier couplet de ce chant si triste. L'écho de la montagne le renvoyait à ceux qui pleuraient, comme une plainte ou un regret. A chaque coude que dessinait la *pierre-lisse*,

nous voyions le mouchoir de ma cousine s'agiter en signe d'adieu.

Pendant dix minutes, on entendit nos chants, et puis quand nos voix n'arrivèrent plus à l'oreille de Madeleine que comme un son affaibli et lointain, alors ma cousine se mit à deux genoux, elle pria longtemps et se prit à pleurer.

Le soir de cette malheureuse journée, on ne vit personne dans les rues du village, et les gémissements et les pleurs se mêlèrent toute la nuit aux rafales du vent qui s'engouffrait dans nos montagnes.

Dans les villages de la plaine où le bien-être rend égoïste, dans vos villes, où vous avez, je crois, plus de connaissances que d'amis, le départ de quelques conscrits passe pour un événement très-ordinaire; mais dans un hameau comme le nôtre, qui compte tout au plus trois cents habitants, l'amitié est comme une plante à laquelle pousse de longues racines : la misère nous rend égaux, et si nous n'avons rien à nous donner pour soulager notre infortune, le cœur est au moins de la partie, et c'est bien toujours quelque chose.

XI

UNE LETTRE DE FRANÇOIS.

François écrivit du dépôt, et je vous laisse à penser avec quelle joie on accueillait ses lettres. C'était à la veillée et à la lueur du *calél* (1) que la lecture se faisait.

— An'en lettrut (2), lis-nous un peu ça, me disait le père Domerc.

J'étais toujours au milieu de la famille groupée autour de moi, tourné du côté de Madeleine, qui, les yeux fixés sur les miens, attendait chacune de mes paroles comme le laboureur la pluie pour les semailles. Madeleine me remerciait d'un

(1) Sorte de lampion composé de quatre mèches dont l'extrémité trempe dans l'huile.

(2) Allons, toi qui sait lire.

regard, et en s'en allant elle me disait toujours :
— Tu me la reliras demain.

La brave fille finissait par les réciter de mémoire.

Pendant cinq mois, François écrivit régulièrement, et sa dernière nous annonçait son départ pour la Crimée. Elle était plus longue que d'habitude et pleine de détails. Nous nous réunîmes chez son père ; elle était ainsi conçue :

« Chers parents,

« Ma santé est très-bonne, et je souhaite que la présente vous trouve de même. Deux compagnies vont partir, et je suis assez heureux pour faire partie de la 4me du 1er, qui est désignée avec la 3me du même bataillon. Nous sommes tous impatients de tanner la peau aux Russes, et nous avons peur que l'occasion ne se présente pas aussi vite qu'à l'Alma et à Inkermann, parce que le siége, à cause de l'hiver, demandera encore du temps. Mon capitaine m'a dit comme ça :

« — Domerc, tu es un bon soldat ; il est malheureux que tu n'aies pas de l'écriture ; sans cela, je t'aurais fait caporal.

« Je vais à l'école et je commence à savoir lire. Sans la guerre, j'aurais pu bientôt écrire à Madeleine et lui parler de ce qui nous intéresse tou-

chant notre amour, et de la conséquence, quant au bon motif. Mais je pense toujours à elle, et Bigret, le tambour qui confectionne ma lettre, pourrait vous dire que je lui en casse la tête.

« Je vous envoie mon portrait colorié ; j'y suis en grande tenue, peint par un Parisien qui nous attrappe la ressemblance moyennant un paquet de tabac de cantine. Que Madeleine le regarde souvent. Le sien est gravé dans mon cœur, et le temps n'en effacera pas la couleur.

« Salut, mes bons parents, à l'avantage de vous revoir bientôt ; j'ai celui de vous saluer avec respect.

« Deux gros baisers à ma bonne Madeleine.

« Mes compliments à Martin.

« Votre bon fils,

« FRANÇOIS DOMERC. »

— Oh ! comme c'est ça, s'écria le père Domerc en regardant le portrait.

— C'est vrai qu'il lui ressemble, ajouta Madeleine, qui l'aurait embrassé si elle eût été seule.

— Trait pour trait, fit la vieille mère toute joyeuse.

Franchement, je vous dirai en confidence qu'il lui ressemblait comme une asperge à un

navet. Mais je ne voulais pas leur faire de la peine, et je fus de leur avis.

— Voyez-vous, le gaillard, continua le père Domerc, comme il parle des Russes. Ah! si j'étais plus jeune !...

— Eh bien! que ferais-tu ? avec tes blessures, tu ne peux pas te tenir debout.

— Silence dans les rangs, la mère! il y a encore assez de force dans ce bras pour tenir un fusil.

— Mais s'il est blessé? dit Madeleine en gémissant.

— On n'en meurt pas, cria le père; il te reviendra, ma fille. En attendant, prends le portrait, tu nous l'apporteras de temps à autre. Peste! quelle tenue! c'est ficelé, ajoutait-il en le regardant encore.

On se quitta en promettant de se revoir pour parler de lui, jusqu'à ce qu'une nouvelle lettre vint nous donner de la patience.

XII

PROJETS DE LA MARATRE.

Nous étions au mois de janvier 1855. Les journaux rapportaient que l'hiver était bien rude en Crimée; depuis deux mois nous n'avions plus de nouvelles, et Madeleine, en proie aux soucis, pâlissait à vue d'œil et perdait le sommeil

D'un autre côté, la misère sévissait plus que jamais dans le village. Les vivres étaient bien chers et le pain devenait rare. Ma vieille mère était malade depuis un mois, et ce que je gagnais suffisait à peine pour lui acheter des remèdes. J'étais bien triste, et la douleur de Madeleine achevait de me désoler.

Un soir, j'entrai chez elle. Ma cousine mettait au lit les enfants. Je trouvai la marâtre accroupie

au coin de la cheminée sans feu. La tête dans ses mains, elle semblait réfléchir. Quelques mèches de cheveux grisonnants s'échappaient de son bonnet de serge noire et lui donnaient l'air d'une sorcière.

— Ah ! c'est toi, Martin, dit-elle ; tu viens lui parler de son François. Ça la fera vivre, regarde.

Elle se leva et ouvrit la huche au pain.

— Depuis ce matin, elle est vide ; l'homme ne m'envoie rien des mines ; il est malade depuis huit jours, et les enfants crient, ils ont faim.

— Je vais vous prendre de *millas,* lui dis-je, c'est tout ce que j'ai, avec une miche de pain.

Je revins au bout de quelques minutes ; elle en mangea avec avidité, en offrit à Madeleine qui refusa parce qu'elle était souffrante. Le reste fut porté aux enfants.

— Ça ne peut pas pourtant durer ainsi, me dit-elle en s'animant.

Madeleine venait de descendre.

— Est-ce que tu crois, lui dit-elle, que je te laisserai coiffer sainte Catherine ? tu es jeune, *poulido* (1), tu peux trouver un autre *galant* qui te fera porter de jolies robes et te donnera du plaisir.

(1) Jolie.

—De jolies robes! du plaisir! dis-je tout étonné. Dites donc, la mère, expliquez-vous, s'il vous plaît ; je ne comprends pas.

— Je me comprends, moi, répondit-elle d'un ton bourru.

Madeleine plaça son doigt sur les lèvres, et, derrière sa marâtre, elle me fit signe de me taire.

Je sortis inquiet et agité. Cette femme parlait d'une manière sinistre. Je ne pus fermer l'œil de la nuit.

Le lendemain, Madeleine était de bonne heure sur le seuil de ma porte.

— Pas de lettre, ce matin ?

— Non, lui répondis-je.

Elle regarda tristement le ciel, et remua la tête d'un air désespéré.

— Mais comme tu es belle, avec tes ajustements du dimanche ! lui dis-je d'un air étonné.

Elle portait son jupon rayé, son corsage en drap marron et son joli bonnet de soie noir, garni d'une ruche en tulle de la même couleur. Ainsi vêtue, elle ressemblait à une madone.

— Nous allons à la ville avec ma belle-mère, me répondit-elle.

— Et que faire ? bon Dieu !

—Vendre ce que j'ai filé pour faire de l'argent. Hier, elle a parlé longtemps avec une grosse

femme qui est venue dans l'après-dînée. Je filais dans ma chambre en pensant au pauvre François, et j'ai écouté leur conversation. C'est bien mal, mais c'est la première fois que ça m'arrive.

— Continue, lui dis-je avec impatience.

— Alors, il est arrivé à mes oreilles des choses que je n'ai pas comprises. On parlait d'un *monsieur* qui me voulait du bien; puis cette femme a fait voir de l'argent à la marâtre, et elle lui a dit qu'elle l'attendait aujourd'hui.

L'indignation me montait avec le sang à la figure. J'avais peur de comprendre.

— Et tu iras?

— Elle le veut; tu le sais, elle me battrait.

— Elle pourrait bien pourtant aller toute seule à la ville. Qui soignera les enfants?

— C'est ce que je lui disais, et je ne comprends pas son insistance pour m'emmener avec elle. Viens-y, Martin; je ne sais pas, mais j'ai peur!...

La pauvre fille se serrait contre moi comme pour me demander ma protection.

— J'irai, ne crains rien ; je ne serai pas loin de toi.

XIII

UN MARCHÉ INFAME.

Ma mère était bien tracassée; j'allais perdre ma journée, et elle manquait de tout. Il fallait toute l'amitié que je portais à ma cousine pour me décider à ce sacrifice; mais j'allais faire une bonne action; Dieu ne pouvait que me bénir.

Je les suivis de loin, et j'arrivai en même temps qu'elles à Quillan. Elles traversèrent toute la ville et entrèrent dans une petite rue malpropre. Madeleine regardait souvent derrière elle. Elle m'aperçut de loin.

— Je suis là, lui fis-je avec la tête.

Une petite porte s'ouvrit avec mystère; je ne les vis plus.

J'avisai une lucarne qui donnait dans une salle

basse où se passait la scène. La rue était déserte. Je me hissai à la force du poignet, je regardai et j'attendis.

— Voilà qui est bien filé, dit la grosse femme d'une voix carressante, en regardant l'ouvrage de Madeleine.

— Nous serons d'accord pour le prix, répondit la marâtre, en lançant un regard d'intelligence à sa complice.

— J'ai ici précisément un *monsieur* qui s'occupe beaucoup de ce commerce ; il en achète des quantités. Je vais le faire descendre si vous voulez.

Ma cousine se prit à trembler.

— Le voici justement,

Alors je vis entrer un homme d'une cinquantaine d'années, rabougri, malingre et mis avec recherche. Ses petits yeux gris se fixèrent sur Madeleine comme ceux de la couleuvre attirant un oiseau.

— Oh ! la jolie enfant ! s'écria-t-il en donnant une petite tape sur la joue de la jeune fille.

— Vieux tronc pourri ! murmurai-je.

Ma cousine s'était reculée de quelques pas.

— Quoi ! mignonne, avez-vous peur de moi? dit-il d'un ton de reproche. Je veux faire votre bonheur, Madeleine.

Il essayait de la prendre par la taille, ses mains tremblaient.

— Acceptez cela, continua-t-il, et il agitait, devant les yeux de la pauvre fille, une bourse qui rendait un son argentin.

— Il y a cent francs dedans ! insinua-t-il d'une voix carressante.

Ma cousine prit la bourse et la foula sous ses pieds.

— Que tu es cruelle ! Va je ne serai pas chiche envers toi, Madeleine chérie ; je t'aime comme un fou, et s'il me fallait marcher sur le feu pour aller jusqu'à toi, j'y courrais gaiement les pieds nus.

Les deux femmes avaient disparu, et le vieux débauché s'avançait toujours vers Madeleine.

La pauvre petite s'était blottie dans un coin, et les yeux en feu, la tête haute, elle s'était armée des ciseaux qui pendaient à son clavier, et défiait du regard et du geste celui qui voulait la déshonorer.

— Il est temps de nous montrer, pensais-je; d'un coup de pied j'avais fait voler la porte en éclats, et j'entrai furieux dans l'appartement.

— Misérable coquin, criai-je au *monsieur*, en me précipitant sur lui.

D'une main je l'avais appliqué à la muraille,

de l'autre je lui étreignais le cou; ses dents claquaient de terreur, ses yeux étaient injectés de sang, je l'étranglais;

Je craignais de l'avoir étouffé, et je le laissai aller. Son corps s'affaissa le long du mur comme un sac de blé.

Au bruit les deux femmes étaient accourues.

— Tu la paieras cher celle-là, me dit la maîtresse de la maison.

— En voulez-vous autant, répondis-je à la grosse femme, vous n'avez qu'à parler.

Je tendais mon bras dans sa direction. Elle voulut me prendre par la douceur.

— Veux-tu 50 francs, et tu t'en iras, le *monsieur* te les donnera; il est si généreux.

A ces mots la colère me reprit, et saisissant la marâtre d'une main et la grosse femme de l'autre, je les jetai sur le vieux débauché, qui tout en me traitant de rustre, réparait le désordre de sa toilette un peu chiffonnée par mes gourmades.

Ils tombèrent tous les trois pelotonnés, et je les entassai dans un coin comme le fumier que l'on retourne. Quel saut périlleux! j'en ris encore. Me souciant fort peu que les voisins accourussent à leurs cris, je disparus avec Madeleine, et nous étions bientôt dans la campagne.

— Il est bien entendu que tu ne reviens pas

chez ta marâtre. Je vais écrire à ton père, et en attendant je vais te loger chez le père de François.

— Oh! tant mieux, me répondit-elle, en me pressant les mains qu'elle baisait dans sa reconnaissance. Comme ça, je pourrai donc coucher sous le même toit qu'il a habité.

En arrivant au village, je racontai l'histoire; on attendait la marâtre pour la huer; elle ne rentra que dans la nuit, et elle fit bien.

Ma cousine fut reçue à bras ouverts par la famille de son promis.

— Tu feras du fil avec ma femme, dit le père Domerc, et puis, quand il y en a pour deux, il y en a pour trois.

Cependant, Madeleine changeait à vue d'œil. Le silence de François devenait inquiétant; mais elle espérait toujours et luttait contre le désespoir.

XIV

NOUVELLES DE CRIMÉE

L'hiver s'écoula dans ces alternatives. Enfin, par une belle journée d'avril, François écrivit. L'hiver avait été bien rude, disait-il, et il avait essayé de faire passer de ses nouvelles, mais le tambour Bigret avait été blessé, et il lui avait été bien difficile de se procurer du papier et un nouveau secrétaire, car ils avaient eu de bien mauvais jours à traverser. Il avait eu le bonheur de ne pas recevoir de blessure « et si comme c'est probable, ajoutait-il en achevant sa lettre, l'assaut est donné à l'automne prochain, et que j'aie la chance qui m'a accompagné jusqu'à ce jour, il est probable que je serai l'année prochaine près de ma bonne Madeleine, car on dit que la paix se fera à cette époque. »

Après cette lecture, tout le monde fut content à la maison.

Madeleine reprit un peu ses couleurs, le père Domerc sa gaîté, et la vieille mère recommença à parler plus que jamais du mariage de François avec ma cousine.

— Comme vous allez être heureux! disait la vieille. Quand *il* sera revenu comme vous allez vous aimer ! Oh ! non, Dieu ne me fera pas mourir avant que j'aie bercé, torché, emmailloté et mangé de baisers un de ces petits chérubins du ciel, qui font tant de bruit et qu'on voit grandir comme de jeunes pins.

— Assez de bavardage, la femme, répondit le père Domerc; pas de projets; laisse-le revenir d'abord. La pauvre vieille femme se taisait, poussait un soupir, et pour se consoler regardait sa future belle-fille qui tricotait une paire de bas pour le père Domerc.

L'été allait finir. Vers la fin d'août, nous eûmes encore une lettre. L'assaut allait être donné, pensait François, dans le courant de septembre, c'était l'opinion générale; et il était impatient comme tous ses camarades d'en finir avec les Russes.

D'après le journal que m'a lu M. le curé dit, le père Domerc, il y aura des casquettes de reste.

Mais c'est fini, je ne crains plus rien pour François, il en réchappera.

— Tu es bien tranquille toi, lui répondit sa femme.

— Parce que je sais ce qu'il en est, et que son régiment ayant été souvent de tranchée pendant l'hiver, on voudra envoyer des troupes fraîches.

— Peut-être, répondit Madeleine avec son bon sens habituel ; comme on sait maintenant ce qu'il peut faire, on voudra au contraire des troupes aguerries.

Bah ! répondit le père, parions qu'il ne sera pas de l'assaut.

— Qu'en savez-vous ajoutai-je. Tenez, ne parions pas pour des raisons aussi sérieuses.

— Tu as raison, toi, Martin ; mais avec la vieille, me dit-il, en désignant sa femme, il faut toujours discuter.

Il bourra sa pipe avec humeur, et en aspira la fumée, en la lançant en l'air méthodiquement, et en mesure.

M. le curé nous fit une longue lettre qui arrachait des larmes ; il recommandait à François de ne pas se prodiguer, de faire tout simplement son devoir, si le sort désignait son régiment pour l'assaut, de penser qu'il avait une famille inquiète qui priait pour sa conservation, et que sa mort

serait le coup de grâce pour celle qui ne vivait que par lui et pour lui.

J'allai la jeter à la ville, et nous attendîmes dans les transes. Sébastopol fut pris, et mieux que moi, monsieur, vous connaissez les détails de ce beau fait d'armes. Ce qu'on rapportait de la lecture des journaux nous donnait à tous chair de poule. Trois mois s'écoulèrent, rien.

XV

L'EXTRAIT MORTUAIRE.

Un jour de décembre, je m'en souviendrai toujours, je m'étais levé soucieux et avec un poids sur l'estomac. J'allais partir pour conduire des radeaux jusques à Carcassonne. Il était sept heures du soir, je rencontrai le facteur.

— Où vas-tu? me dit-il.

— Chez le père Domerc.

— J'y vais aussi, j'ai une grosse lettre pour lui.

— Hein? lui fis-je avec une voix altérée.

— Je crois, me dit-il avec mystère, que c'est quelque chose de mauvais concernant François : il y a un cachet noir, et ça pèse beaucoup.

— Viens vite, lui dis-je; au moins, pensai-je, que Madeleine n'y soit pas !

Ma cousine rangeait quelque chose dans la chambre.

— Sortez, criai-je au père Domerc.

Je pris la lettre en tremblant, je l'ouvris et je lus.

C'était son extrait mortuaire !...

. . . .

Il y avait dans l'enveloppe une lettre de son capitaine. « Je l'ai vu tomber, disait-il, il est mort en brave. Je perds un de mes meilleurs soldats. » Mais chose singulière! on n'avait pas retrouvé son corps.

Le pauvre vieillard chancela, il s'appuya sur moi, et d'un voix tremblante :

— Voilà qui m'achève, me dit-il, comment l'annoncer à la femme, à cette pauvre Madeleine

Puis se reprenant :

— Ah! maudits Russiens, si j'avais vingt ans ! et sa figure rouge de colère, exprimait une ardeur que son âge trahissait.

Nous rentrâmes à la maison après avoir résolu de l'annoncer avec ménagement à la pauvre mère et à ma cousine. Mais Madeleine avait entendu nos voix, et nous avait aperçus par la fenêtre.

— Il y a une lettre, dit-elle en descendant joyeuse l'escalier quatre à quatre.

— Non, lui répondis-je, je l'aurais déjà dit.

— Certainement, ajoutait le père Domerc, d'un air contraint; nous te l'aurions déjà dit.

— Mais tu la tenais à la main, cria-t-elle avec force. Je l'ai vue, vous me trompez, François est blessé.

Nous gardions le silence.

— Il est mort!... mais répondez... répondez, continuait-elle en allant de moi au père de François.

Nos larmes répondaient pour nous. La mère avait déjà compris. Alors, quand ma cousine eut lu dans nos regards l'affreuse vérité, s'élançant d'un bond dans le village, elle courut droit au précipice qui borde la route, les traits bouleversés et les yeux sortant de l'orbite. Je la suivais de près, il était temps, elle était déjà à un mètre de l'abime quand je réussis à la rejoindre,

J'eus facilement raison de ses efforts désespérés, et je la conduisis à la maison.

Pendant deux mois, elle resta folle. Puis comme il est écrit qu'on ne doit pas mourir à la suite de pareilles épreuves, elle redevint calme, résignée, mais sombre et restant quelquefois huit jours sans proférer une parole. La première fois qu'elle

reprit sa place à la table de ses parents d'adoption, les larmes coulèrent avec abondance et personne ne put manger. On m'avait invité, car moi seul avais un peu d'ascendant sur Madeleine.

— Viens là-haut, mon bon Martin, me dit-elle après le souper, avec sa petite voix douce qui va droit au cœur. Je la suivis.

— Vois-tu, me dit-elle, voilà les fleurs qu'*il* m'avait données. Je les ai mises au-dessus de son portait. Là, tous les soirs, je prie, et je demande à Dieu qu'il me prenne bientôt, pour aller le rejoindre au ciel.

— Allons, Madeleine, du calme, lui disais-je, tu fais du mal à tes parents, sois plus forte que la douleur.

— Ah! c'est facile à dire, tu n'as jamais aimé, toi !

A cela je n'avais rien à répondre et je baissais la tête. Je comprenais tous ses regrets.

Peu à peu cependant la douleur fit place à la mélancolie. La pauvre fille se tournait vers Dieu, et M. le curé entreprenait de guérir les plaies d'un cœur en prêchant la soumission aux décrets de la Providence.

XVI

RETOUR DE DEUX SOLDATS DE CRIMÉE.

Nous étions au mois de mai 1856.

La nature avait revêtu sa parure de fête, partout de la verdure, partout des fleurs qui naissaient à la vie, il était sept heures du soir. Les oiseaux célébraient par leurs chants la fin d'une belle journée, et les grillons dans les blés jaunissants mêlaient leur cri-cri joyeux aux coassements mélancoliques de la rainette dans les jonquiers.

A ces calmes heures des nuits sereines, on se prend facilement à rêver, et l'amour revient vers le passé, réveille les vieux souvenirs et recompose dans le cœur les traits de ceux qui ne sont plus.

Ainsi faisait Madeleine ce soir-là; et assis à

côté d'elle devant la porte du père Domerc, je pensais au pauvre François, en respectant le silence de ma cousine.

L'angélus sonna la prière. Elle se mit à deux genoux, et Dieu seul sait pour qui elle pria.

Pendant qu'elle remplissait ce pieux devoir, je vis venir à moi deux hommes conduits par un enfant du village qui semblait leur indiquer la maison. Ils approchaient lentement, car l'un d'eux marchait avec peine en s'appuyant sur le bras de son camarade.

C'étaient deux soldats en congé.

— C'est ici chez le père Domerc, dit l'enfant.

— Merci, gamin, répondit celui qui soutenait l'autre.

— Ohé! père, criai-je, on vous demande.

Madeleine regardait étonnée.

— Qu'est-ce qu'il y a? on y va, on y va.

Le bonhomme allait se coucher.

— Des soldats chez moi, ajouta-t-il avec satisfaction, entrez, mes amis, et soyez les bienvenus.

— Bonsoir la compagnie, fit celui qui était valide, en saluant tout le monde, car nous étions entrés à leur suite.

— Pour lors, mon ancien, continua-t-il en s'adressant au père Domerc, voici la chose. Je suis de Caudiès, et mon camarade aussi. Comme l'é-

tape sera longue demain, nous avons profité de l'occasion d'un roulier qui nous a portés au-delà de Belviane, il se trouve que mon camarade est très- fatigué, à cause de ses blessures, et que nous étions des intimes du pauvre François, votre fils.

— Vous l'avez connu, s'écria vivement le père Domerc troublé.

Madeleine ne perdait pas une parole.

— Minute, ne m'interrompez pas, mon ancien, nous avons demandé au roulier, ousque c'est Axat? il nous a indiqué notre route, alors nous avons dit : Faut aller voir le père à François; nous lui parlerons de son fils, nous casserons une croûte, et après avoir bien dormi, nous aurons moins de chemin à faire, et le camarade s'en trouvera mieux.

Le blessé baissait la tête. L'obscurité qui régnait dans l'appartement m'empêchait de distinguer ses traits, mais je l'avais vu tressaillir a plusieurs reprises.

— Vite, la femme! vite, Madeleine! procurez-vous des œufs, faites une bonne soupe d'ail, donnez du bon fromage. Nous ne sommes pas riches, mes amis, mais c'est offert de bon cœur.

— Je vais chercher une bouteille de vin chez M. le curé, il me la donnera.

J'étais bien vite de retour. J'en rapportais deux.

Madeleine alluma le *calél*. Les deux femmes préparaient le souper; le blessé, la tête basse, n'avait pas encore prononcé une parole, l'autre parlait toujours.

— C'était un bon soldat, mon fils, n'est-ce pas, jeune homme?

— Il serait décoré maintenant.

— Ah! quel guignon! mon pauvre François, s'écriait le père Domerc.

— Mais votre camarade ne parle pas beaucoup, dis-je, comme frappé de ce silence obstiné.

— C'est pas étonnant, voyez-vous, il souffre beaucoup, blessé à l'attaque du Grand-Redan, il a eu la figure comme labourée par des éclats d'obus; malgré ça, il se battait comme un lion. Il a reçu une grêle de balles dans sa capote, et, couvert de sang, il restait toujours au poste de l'honneur. Ma foi! un coup de fusil dans les yeux, et une balle qui lui a fracassé l'épaule l'ont mis hors de combat. Il est tombé à demi-mort, il n'en valait pas mieux. Fait prisonnier, il vient d'être échangé à la paix, et il rentre chez lui aveugle, et horriblement défiguré.

— Pauvre garçon! s'exclama Madeleine avec intérêt.

— Tonnerre ! et il n'est pas décoré ! cria le père Domerc.

— Il l'attend tous les jours. Le général qui commandait notre brigade, lui a promis de s'intéresser à lui, et comme il est bon celui-là, il tiendra parole. Mais ce qui lui donne du souci, ce n'est pas tant son infirmité et sa triste figure, c'est autre chose.

— Eh ! quoi donc? demande-je intrigué; il y a de quoi pourtant.

L'aveugle parut alors prêter une grande attention, et je l'entendis respirer avec force.

— Voici, il a laissé au pays une promise qui est une perle de beauté; lui aussi faisait un joli soldat avant ses blessures. Il aime cette jeune fille comme un fou, mais il se demande si sa maîtresse voudra de lui pour mari, maintenant que le voilà si tristement accommodé.

— Si elle ne le veut plus, répondit ma cousine avec feu, c'est qu'elle ne l'a jamais aimé. Ah! si mon François m'était revenu sans bras ni jambes, je n'aurais voulu que son cœur, moi, et je l'aurais aimé encore plus qu'autrefois, si c'est possible.

Madeleine, à ce souvenir, fondit en larmes et cacha sa tête dans ses mains.

A ces mots, l'aveugle tendit les bras vers Madeleine, il voulut parler, la voix expira sur ses

lèvres. Je le vis ouvrir sa capote et tenir sa main dans sa poitrine. Il se leva, son camarade le conduisit vers ma cousine, et là, ému, oppressé, il se mit à deux genoux et offrit à Madeleine un bouquet de fleurs desséchées.

— Lui! c'est lui, mon François!

Et ma cousine, éperdue, couvrait de caresses et de baisers la figure, les mains, les cheveux de celui qui, pour elle, semblait revenir à la vie une seconde fois.

Le pauvre garçon s'était évanoui, l'émotion avait épuisé ses forces. Ah! monsieur, un tigre aurait pleuré. Il fallait voir cette vieille mère soutenir la tête de son fils et baiser ses nobles cicatrices, le père Domerc sauter de joie et retrouver tout d'un coup la légèreté de sa jeunesse. On n'entendait que des cris, des pleurs, des éclats de joie, et au milieu de ce bruit la voix de Madeleine qui appelait son amant et lui disait de lui parler; enfin, nos soins le firent revenir à lui.

— Pardon d'avoir douté de toi, et merci pour tout le bonheur que tu me donnes, Madeleine bien-aimée; je peux mourir maintenant.

— Non, tu vivras et nous serons heureux, répondit ma cousine.

Les baisers recommencèrent encore. Tantôt

c'était le père Domerc, tantôt la mère, tantôt Madeleine.

— Çà, voyons, ce n'est pas tout, dit le camarade de François. Dans ce monde, des reconnaissances pareilles retournent singulièrement l'estomac; faut se substanter à table, n'est-ce pas, l'ancien?

— Oui, s'écria le père Domerc, à table et vive la joie!

Le dîner fut d'une gaîté folle. François, assis à côté de Madeleine, l'écoutait parler avec recueillement comme s'il recommençait une nouvelle existence en entendant cette voix chérie.

Le malheureux ne voyait pas sa Madeleine, et une larme suivait cette pensée et roulait le long de ses joues creusées par le chagrin.

Quand Madeleine devinait sa peine, elle le serrait dans ses bras comme pour lui rappeler qu'elle était là à côté de lui, et que désormais aucun obstacle ne les empêcherait d'être réunis.

Bientôt on choqua les verres; le père Domerc fêtait le vin de M. le curé et le camarade de François était toujours en avance.

— Dites donc, père Domerc, dit-il en regardant le vieux soldat, je parie que vous ne savez pas à qui vous avez affaire; vous ne me connaissez pas.

— Pour ça, non.

— C'est moi Bigré, fit-il en se rengorgeant; Bigret, tambour à la 4e du 1er, né natif de Poitiers. Je me suis dévoué à votre fils. Congédié définitivement, je me retire dans mes foilliers, mais j'ai voulu faire la conduite au camarade. C'est moi qui ais inventé la frime de Caudiés et toute la balançoire, à cette seule fin de vous annoncer la chose plus naturellement et d'épargner votre sensibilité.

— Vous êtes un brave garçon, donnez-moi la main. Vous touchez celle d'un vieux de la vieille.

— Oh ! je le sais.

— Allons, Bigret, à la santé de l'empereur !

— Vive l'empereur ! crièrent-ils tous les deux.

Toute la soirée fut employée par François et Madeleine à se raconter bien des choses, leurs douleurs, leurs angoisses et leurs plus secrètes pensées, alors qu'ils étaient séparés.

Le père Domerc racontait ses campagnes à Bigret, il en était au passage de la Bérésina ; il avait déjà tué huit Russes, et il serait arrivé à la douzaine, quand minuit vint à sonner.

— Vieux, tu as trop bu, lui dit sa femme.

— C'est que j'en ai perdu l'habitude, sans cela..... d'ailleurs, silence dans les rangs, la femme ! j'ai fêté un beau jour.

Bigret lui prêta l'appui de son bras, et une demi-heure après, tout le monde dormait dans cette maison où naguère encore habitait la douleur.

XXV

LE MARIAGE. — LA GUÉRISON.

Un mois n'était pas écoulé que François épousait Madeleine, et tout le village assistait à leur mariage, se réjouissant d'un bonheur qui leur était bien dû.

François vient d'être décoré, réformé à cause de ses blessures, il a une pension de 600 fr., plus, le père Domerc, comme ancien militaire de l'empire, touche aussi 150 fr., cela donne à vivre à toute la famille.

— Sa fortune est faite, à ce brave François, ajouta naïvement Martin, mais il n'est pas complétement heureux ; il ne peut pas voir Madeleine.

— Mais enfin, le mal n'est pas sans remède, que dit le médecin?

— Il espère pouvoir le guérir.

— J'irai le voir en repassant par Quillan, et je saurai à quoi m'en tenir; votre récit m'a touché, et le sort de ce jeune couple m'intéresse.

— Ça n'empêche pas, me dit Martin en clignant de l'œil, que, dans le même cas, une belle demoiselle de la ville n'aurait pas voulu d'un homme défiguré et aveugle.

Je n'osai pas répondre à Martin que, de nos jours, chez nos belles dames, la crinoline tenait plus de place que le sentiment, et pourtant, je l'avoue à ma honte, cette réponse se présenta tout d'abord à mon esprit.

Je me contentai de sourire.

— Adieu, Martin, lui dis-je en lui pressant la main, merci pour votre bonne histoire; vous êtes un digne et honnête garçon. Nous nous reverrons l'année prochaine.

— Qu'elle passe vite alors, et que Dieu vous accompagne.

De retour à Quillan, je voulus voir le docteur qui soignait le pauvre François.

— La rétine, me dit-il, n'a pas été atteinte. Il s'agit d'opérer une révulsion sur le nerf optique à l'aide de moxas ou d'exutoires. Selon moi, la guérison est probable, c'est ma conviction.

— Si votre espoir se réalise, monsieur le docteur, écrivez-moi cette bonne nouvelle.

— Je vous le promets, me répondit-il.

J'écrivis à Martin, pour lui transmettre l'opinion du docteur, et faire prendre patience au malheureux aveugle.

Deux mois après, j'ai reçu la nouvelle de sa guérison.

Alors j'ai pensé à la joie de François et de Madeleine; et au milieu des ambitions mesquines de la ville, des aspirations bruyantes de la foule à la fortune et aux honneurs, j'ai vu par le souvenir, passer devant mes yeux charmés, ces deux pauvres villageois, types accomplis de dévoûment dans le malheur, de grâce ingénue dans l'amour.

J'ai voulu leur consacrer quelques lignes.

Il fallait écrire avec le cœur. Peut-être avais-je trop présumé de mes forces ; le lecteur sera indulgent, car si l'intention de l'apitoyer sur leurs infortunes est une excuse suffisante, il comprendra ma témérité, et d'avance je me crois absous.

FIN.